7 MAI 1938 N° 241 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. Intercontinentale.

LE PRÉSIDENT O'KELLY A LONGCHAMP

Au terme de son séjour à Paris, où M. Vincent Auriol lui a remis le grand cordon de la Légion d'honneur, M. O'Kelly, président de la République d'Irlande, a assisté à Longchamp au prix Noailles, gagné par Lacadur, appartenant au comte Decazes et monté par Signoret, que notre hôte félicita chaudement.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110 fr.** | Pour **2** reliures. **140 fr.**

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
N° 7 : un semestre . . . . . **340 fr.**
Clefs de montage . . . . . **50 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE
SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET
ACLE

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

PLUS FORT QUE LUI !

L'AVOCAT. — Pas de pitié pour cet ignoble bourreau d'enfant !... Il mérite la mort !

LE PRÉSIDENT. — Mais... vous êtes le défenseur...

— Excusez-moi... mais je suis père, et je n'ai pu me retenir...

« FIN PRÊT »

— Ce pauvre Mathusalem vient de s'éteindre à neuf cent soixante-neuf ans.

— La mort n'a pas dû le surprendre. Voilà une centaine d'années qu'il sentait sa fin prochaine !

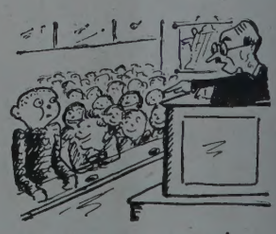
A LA MANIÈRE DE...

Un régiment vient de fêter le cinquantenaire de l'adjudant Flik. Les civils ont été admis à défiler devant les cadeaux, envoyés de toutes les casernes de France et de l'étranger.

ÉVOCATION

— Eh bien, mon gendre, que dites-vous de mon « paletot vague » ?

— Tout à fait indiqué !... Vague... fait penser à la belle mer !...

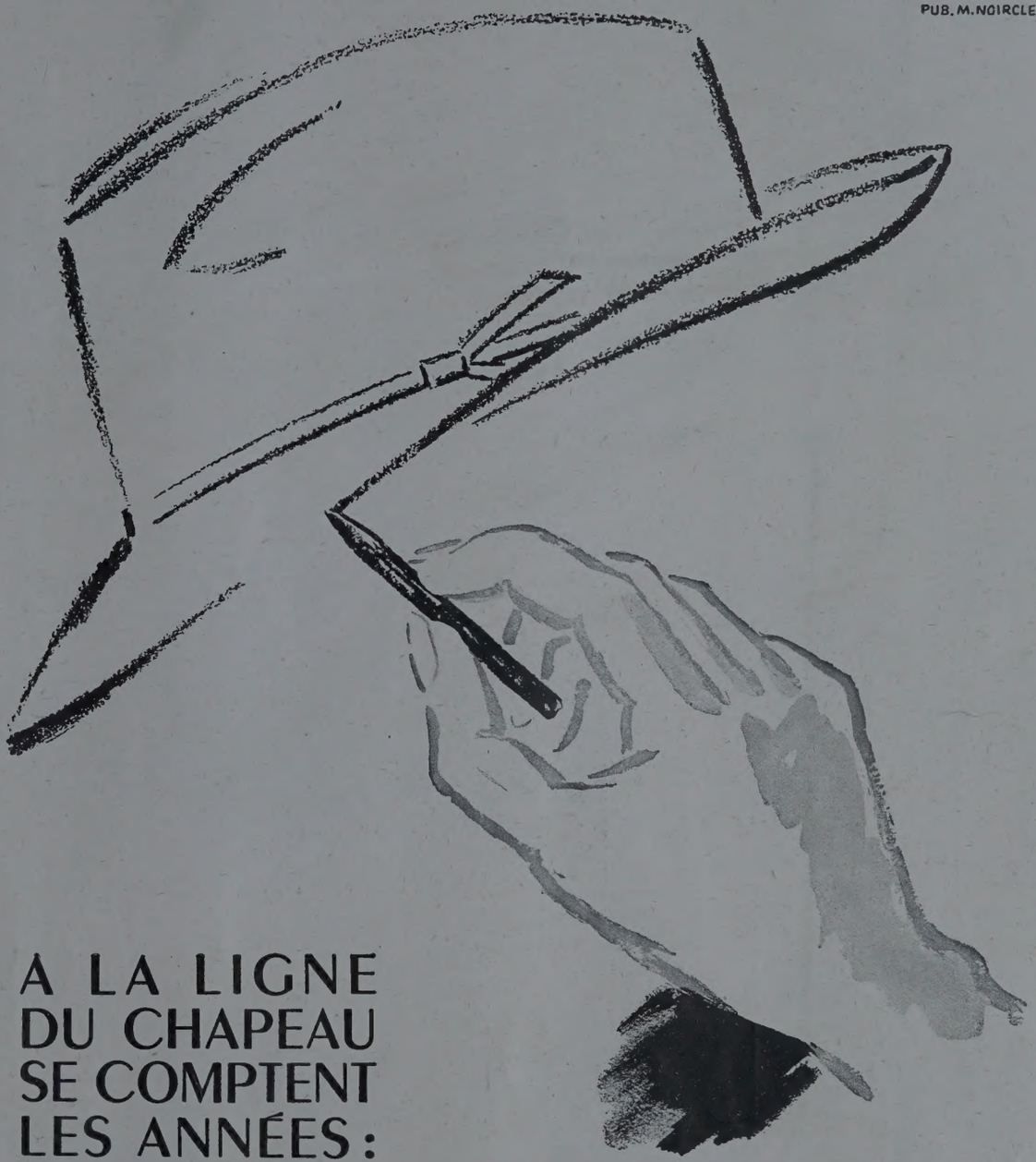


PAUVRE LA FONTAINE !

— Elève Pénible, quel est l'immortel génie qui a fait parler les animaux ?

— Heu... Walt Disney !...

Façon Marrec
PUB. M. NOIRCLERC



A LA LIGNE
DU CHAPEAU
SE COMPTENT
LES ANNÉES :
FLÉCHET
COIFFE JEUNE

FLÉCHET

Chapeau parfait

De Mai à Octobre

LUCHON

Reine des Pyrénées

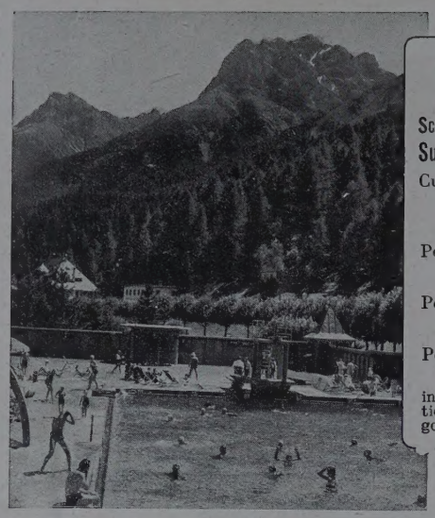
LA STATION DES VAPEURS SULFURÉES

Vaporarium-Aérosols

NEZ • GORGE • OREILLES
BRONCHES • RHUMATISMES

TENNIS • GOLF • PISCINE
EQUITATION
CASINO

FORFAITS
Renseignements
SYNDICAT D'INITIATIVE



VULPERA

Scuol - Tarasp - Vulpera-les-Bains
Suisse, Basse-Engadine, 1.270 m.

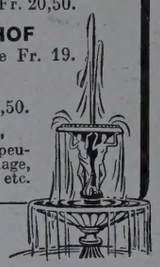
Cure de boisson et bains minéraux.
Station idéale de vacances.

WALDHAUS
Pension à partir de Fr. 20,50.

SCHWEIZERHOF
Pension à partir de Fr. 19.

BELLEVUE
Pens. à p. de Fr. 16,50.

Régimes soignés,
installations thérapeutiques modernes, plage, golf, tennis, boccia, etc.



POUR VOS RÉCEPTIONS *tous usages du citron*

BOISSONS CI-P

en poudre-pur sucre

Chaudes en hiver — CITRON ORANGE — fraîches en été

DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

SEPAN 52, RUE MONTMARTRE, PARIS, CEN. 87-74

HOTEL VILLA DE FRANCE

Restaurant et Bar sur les terrasses, dans les Jardins. Dîners dansants. Cocktail-Parties.

VUE UNIQUE SUR LA MER ET LA CASBAH

TANGER

LA PRÉSERVATRICE
LA PRÉSERVATRICE MAROCAINE
Assurances toutes branches
54, boulevard Pasteur
Tél. : 6318 **TANGER**

Profitez d'un nouvel avantage par D. C. 4.

AIR FRANCE

AFFAIRES — TOURISME
EXACTITUDE — CONFORT

PARIS ← 5 h. → TANGER ← 1 h. → CASA

Place de France et boulevard Pasteur.

7 **TAILLEUR** **Roger Valrant** **CHAUSSEUR**

Les plus beaux choix de Tissus anglais de l'Afrique du Nord pour HOMMES et DAMES, de DORMEUIL frères de LONDRES, TOWNTEX-TRITWIST-SPORTEX. Coupe et façon très soignées

S'habiller à Tanger, c'est rembourser son voyage.

AGENCE GÉNÉRALE ALBERT TARPIN

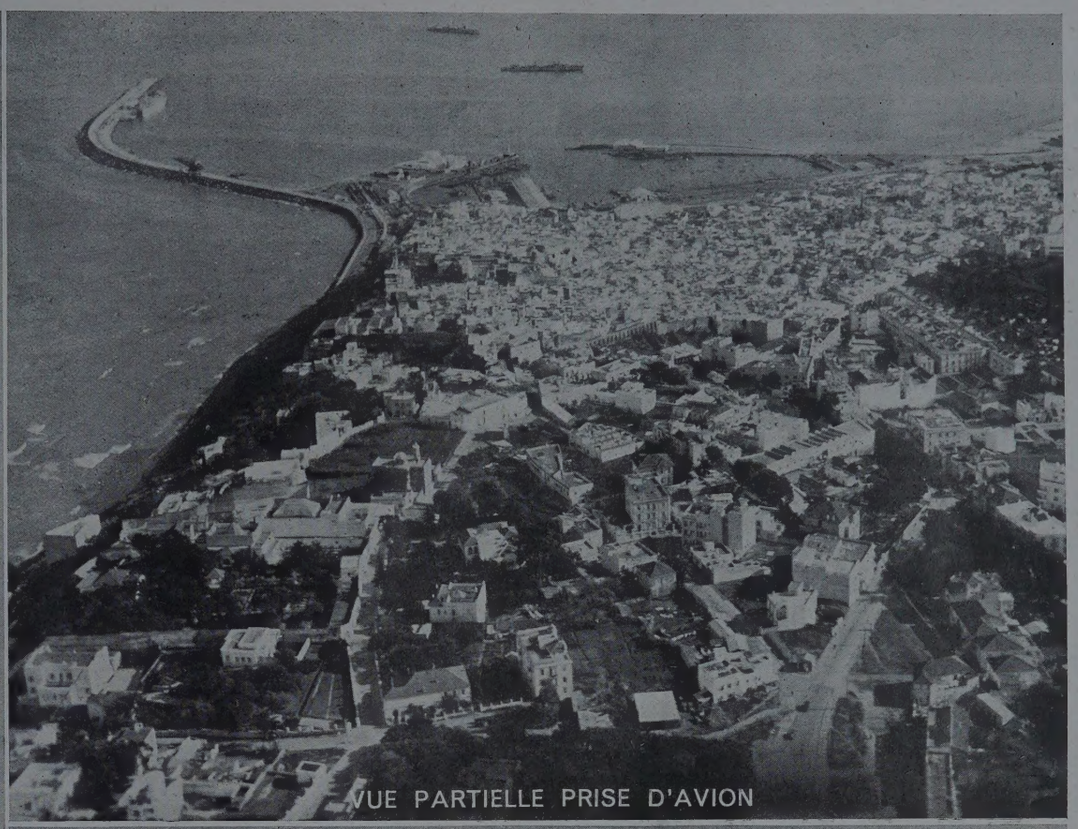
2 bis, rue Goya **TANGER**

Représentation
Commission
Gestion de Sociétés

Pub. P.-G. EVRARD, Villa Roma - TANGER.

TANGER

à 5 heures de Paris



VUE PARTIELLE PRISE D'AVION

TANGER

Un site exceptionnel

Un climat idéal

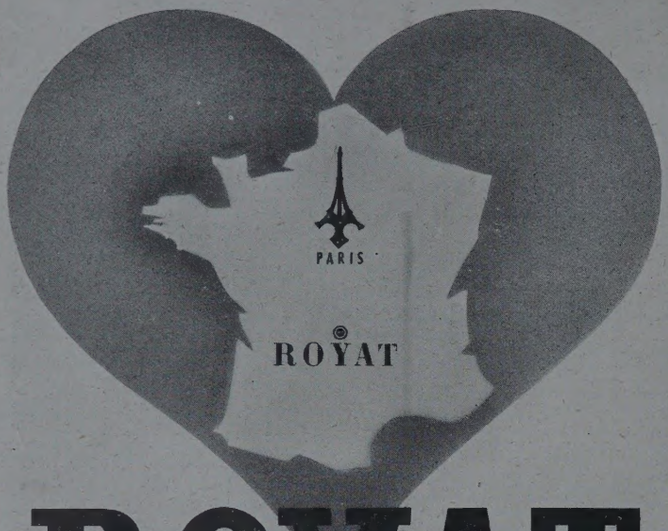
UN MARABOUT A LA CASBAH Photo SALEM

Renseignements :

OFFICE DU TOURISME — TANGER

TOUTES AGENCES DE VOYAGES

AU CŒUR DE LA FRANCE



ROYAT

La capitale du cœur et des artères

SAISON THERMALE 15 AVRIL - 15 OCTOBRE

La cure de Royat :
Tonifie le cœur
Assouplit les artères
Régularise la circulation
Désintoxique l'organisme
Evite les complications des artérites

CASINO - GOLF - TENNIS
PISCINE - EXCURSIONS

HOTELS ET PENSIONS
TOUTES CATÉGORIES

RENSEIGNEMENTS
ÉTABLISSEMENT THERMAL ROYAT-LES-BAINS, PUY-DE-DÔME, FRANCE
ET 13 A 15 RUE TAITBOUT, PARIS - FRANCE

PUB. JOUVE

nous vous attendons
au

TOUQUET

LA PLAGE DU GOLF
ET DE L'ÉQUITATION

RÉOUVERTURE DU CASINO DE LA FORÊT EN JUILLET 1950

Concours hippique

Drags - Courses - Golf - Tennis

Yachting - Aéroport

LIAISONS RAPIDES AVEC LONDRES ET PARIS.

6me ANNÉE — NUMÉRO 241 27 MAI 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

S. M. LA REINE JULIANA HOTE DE PARIS

La capitale a fait un chaleureux accueil à S. M. la reine des Pays-Bas et au prince Bernhard. Le programme officiel avait été réglé de manière à permettre à nos hôtes d'emporter une vision en quelque sorte condensée des beautés que Paris et Versailles offrent à leurs visiteurs. Ils ont pu sentir la profonde sympathie qui unit deux pays qui ont tant de souvenirs communs, et qui ont lutté côte à côte. Et la foule parisienne a vivement regretté de n'avoir pu fêter les quatre princesses, Béatrice, Irène, Marguerite et Marie, qu'un protocole rigoureux avait retenues au palais royal.

Nous consacrerons dans notre prochain numéro huit pages au séjour de S. M. la reine Juliana à Paris.

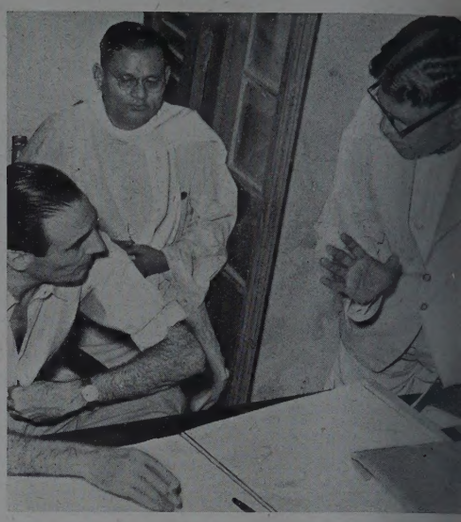
Photographies Meyboom.

ACTUALITÉS MONDIALES DI

PARIS. La France a célébré à la fois l'anniversaire de la Victoire et les traditionnelles fêtes de Jeanne d'Arc. Place des Pyramides, la statue de la sainte était, comme de coutume, abondamment fleurie.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

LE CONSEIL ATLANTIQUE, qui réunit les représentants des douze pays signataires du Pacte, a tenu à Londres sa 4e session, que présidait M. Acheson. Les délégués ont étudié notamment les moyens de réaliser l'effort qui s'impose sur le plan militaire et sur le plan économique pour assurer la défense de la paix.



CHANDERNAGOR, cessant d'être un comptoir fran çais, fait désormais partie de l'Union indienn Le dernier de nos administrateurs, M. Tailleur, pass ses pouvoirs au représentant de l'Inde, M. Banerg

RANGOON. Malgré la guerre civile qui ravage le pays, les Birmans se livrent à leurs réjouissances traditionnelles. Pour fêter la nouvelle mousson ils ont célébré les divinités aquatiques de pittoresque façon.

SAN FRANCISCO. L'hélicoptère tend décidément à devenir un engin universel. Une candidate du parti républicain aux prochaines élections américaines a eu l'idée de l'utiliser comme panneau de propagande.

BERLIN. Le rassemblement des jeunesses communist d'Allemagne orientale annoncé pour la Pentecô fait redouter des incidents en prévision desquels l schupos de la zone ouest s'entraînent vigoureusemen

TOKIO. Le Japon a célébré la journée de l'enfance. A l'issue d'une représentation théâtrale donnée à deux mille écoliers, le prince Masabito félicite le jeune travesti qui interprète le principal rôle féminin.

NEUILLY. M. Maurice Petsche, ministre des Finances, a inauguré boulevard Bourdon les bâtiments de la nouvelle Ecole nationale des douanes, qui ont été aménagés selon des conceptions très modernes.

LE CAIRE. La Ligue arabe s'est réunie pou examiner l'annexion par la Jordanie de la Palestin arabe. L'accord n'ayant pu se faire sur l'exclusio de la Jordanie, la Ligue s'est ajournée au 12 jui

LA SEMAINE

ILAN. Des communistes italiens dissidents ont nstitué un *parti communiste national* qui, tout en se clamant des principes du marxisme, refuse d'obéir au ominform. La *Comune*, tel est le titre de son journal.

ONACO. Par arrêté ministériel, le siège du parti mmuniste monégasque a été fermé. Après apposition l'avis gouvernemental, signé par le directeur de la curité, une garde a été postée devant le bâtiment.

RANGE CITY (Iowa). Conformément à la tra-ion, l'ambassadeur des Pays-Bas aux Etats-Unis, Van Kleffens, a pris part au nettoyage des rues, i précède chaque année le Festival de la tulipe.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Je me trouvais en Extrême-Orient, il y a plus de deux années, dans une société de lettrés, d'hommes instruits et curieux. Il y avait là des Vietnamiens, des Chinois et quelques Européens. Le tour de l'entretien nous ayant amenés à parler des rapports intellectuels entre les nations, je félicitai les Annamites d'avoir adopté — ce qui n'est pas d'hier — la typographie romaine, et cela non seulement pour les relations avec l'Europe, mais encore dans la vie intérieure du pays, dans tous les actes publics et privés.

Les Chinois écoutaient attentivement, comme ils font d'ordinaire. L'un d'eux prit enfin la parole pour me poser cette petite question : « Est-ce à dire que nous, Chinois, nous devrions aussi recourir au caractère romain ? »

Un Français, et surtout s'il a dans les veines un quart de sang normand, peut affronter, dans la discussion, un homme de l'Asie orientale. « Monsieur, lui dis-je, si vous voulez faire des poèmes, il est sans doute inutile d'abandonner le caractère chinois. En revanche, si vous voulez faire de la trigonométrie, le caractère romain ne vous sera pas inutile. »

Les artisans de la typographie ont dessiné et mis en service une foule de signes auxquels on donne des noms variés : romain, elzévir, italique, antique, égyptienne, normande, sans compter maintes lettres de fantaisie ; mais il est bien évident que toutes ces écritures dérivent de l'écriture dite romaine. Cette écriture a conquis, petit à petit, la plus grande partie de l'Europe, puis, par la suite, le Nouveau Monde et aussi maintes régions de l'Ancien Monde. Elle n'a pas encore, il s'en faut de beaucoup, étendu son empire, d'ailleurs tout pacifique, à l'ensemble de la planète. Notre Imprimerie nationale, qui se trouve à Paris et que malheureusement si peu de Français connaissent, possède une admirable collection de poinçons au moyen desquels on peut fondre des caractères qui reproduisent à la perfection tous les caractères connus, ceux qui sont abandonnés depuis longtemps aussi bien que ceux dont l'usage est, encore aujourd'hui, répandu dans telle ou telle nation.

J'aime la variété, mais je pense que les peuples de la terre ont grand besoin de s'entendre. Point n'est question, on l'imagine, d'imposer aux hommes de toutes les races une langue unique, une langue qui serait en même temps monotone et menacée toutefois par les pires corruptions. Mais je pense que l'extension du caractère typographique dit caractère romain est un bienfait, dans la mesure où elle facilite les échanges temporels et intellectuels.

Du XII^e^ au XV^e^ siècle, la France avait adopté le caractère gothique, d'abord pour les manuscrits, plus tard pour les ouvrages imprimés. La France a sagement renoncé au caractère gothique et repris l'écriture italique ou romaine, dans le dessein de communier plus aisément avec les nations voisines. L'Allemagne, il y a quelque cinquante ans, en pleine crise de nationalisme, célébrait et employait l'écriture gothique. Elle semble y avoir renoncé maintenant, du moins jusqu'au prochain accès d'orgueil.

Le monde soviétique a conservé l'ancienne écriture russe. C'est, à mon sens, une erreur psychologique et politique, surtout pour une collectivité ambitieuse qui rêve, sous le couvert de l'évangile communiste, d'imposer sa domination à la terre entière. Si le maréchal Staline avait vingt ans de moins, il aurait, fort probablement, entrepris cette grande réforme. Parmi les Slaves occidentaux, les Tchèques et les Polonais se sont ralliés à l'écriture latine et ils ne s'en trouvent pas mal. Kémal Pacha a décidé, pour sa patrie, l'abandon du caractère arabe. Taha Hussein m'affirmait, l'autre jour, que de nombreux Turcs regrettaient cette décision. La nostalgie est inévitable, chez les hommes qui vieillissent, quand un peuple évolue.

★

En fait, si les nations civilisées parvenaient à s'entendre sur quelques points précis, sur le système métrique et sur le caractère d'imprimerie, par exemple, elles prépareraient les voies aux diplomates, aux hommes d'état pacificateurs. Nous n'y sommes pas, hélas ! Il m'est arrivé, ces temps derniers, de parler de l'œcuménisme médical. Un tel œcuménisme existe : un chirurgien formé aux disciplines des grandes écoles peut opérer, tout de suite, dans une clinique du Cap aussi bien que dans une clinique de Vancouver ou de Paris. Et cet œcuménisme technique prépare les voies à l'œcuménisme moral, à une déontologie internationale. Si l'on veut s'entendre sur les grands problèmes, il n'est pas mauvais de s'entendre d'abord sur les mesures, sur les formules et sur les signes.

COUP DE THÉATRE EN TURQUIE

LA MAJORITÉ CHANGE DE CAMP

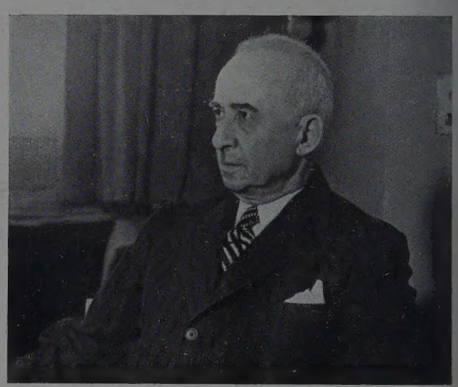
POUR LA PREMIÈRE FOIS LES DÉMOCRATES ACCÈDENT AU POUVOIR

Les électeurs turcs semblent s'être fait, après bien d'autres, un malin plaisir de démentir les pronostics des « observateurs » politiques. A en croire ceux-ci, une victoire écrasante était à l'avance acquise au Parti républicain du peuple, qui exerçait le pouvoir depuis vingt-sept ans. Or ce parti, en possession de tous les postes, de tous les leviers et conduit à la bataille par le président Ismet Inonu, en est sorti écrasé, avec onze ministres battus, et le chef de l'Etat, en difficulté. De ses 410 élus sortants, une cinquantaine seulement reviennent, tandis que les 33 députés démocrates de 1946 sont plus de 430 dans la nouvelle Assemblée.

« La souveraineté politique appartient à la nation... » Cette formule inscrite au-dessus de la tribune du parlement d'Ankara, les électeurs turcs, qui ont progressivement accédé à la maturité politique, viennent d'en faire une réalité en signifiant leur congé aux dirigeants en place et à un parti jadis unique et resté omnipotent. Sans doute l'usure résultant de plus d'un quart de siècle d'exercice du pouvoir, jointe aux mécontentements accumulés par la cherté de la vie, par les difficultés économiques et par les prétentions d'un capitalisme d'Etat opprimant, a-t-elle joué son rôle dans un pareil bouleversement. Mais il en ressort surtout l'ardent désir du peuple turc de voir changer les hommes et les méthodes, sans d'ailleurs que soit mise en cause la structure même du régime. Djelal Bayar, grand vainqueur des élections, se réclame, tout comme son rival malheureux, Inonu, de Mustapha Kemal, dont il avait été, lui aussi, le compagnon fidèle et qui lui confia, vers sa fin, la présidence du Conseil. Ataturk disparu, il ne devait rompre avec le parti du peuple qu'en 1945 pour créer ce parti démocrate qu'il a habilement conduit au succès.

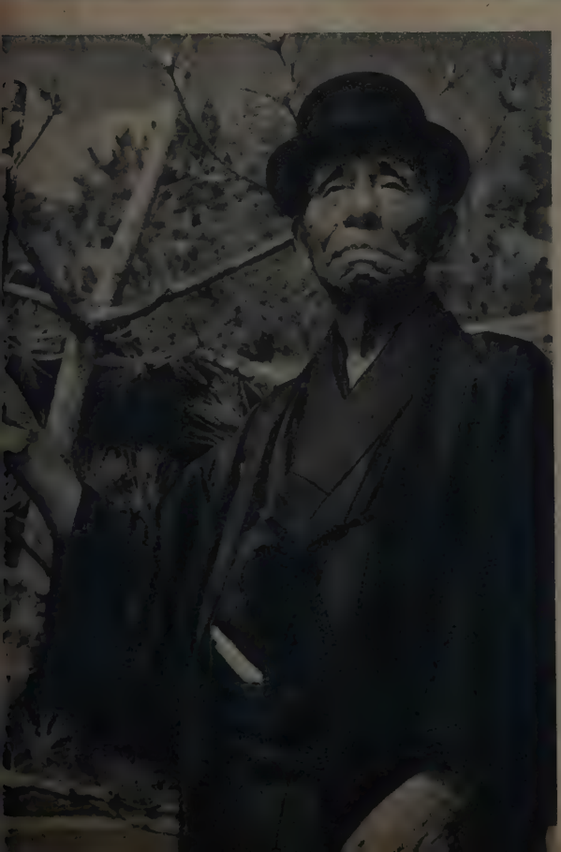
Les démocrates ne renient donc rien des conquêtes de la révolution kemaliste, mais ils désirent libérer la Turquie d'une oligarchie bureaucratique et d'un dirigisme dont ils se déclarent lassés. De même qu'en matière extérieure — et cela importe quand on songe à la position-charnière de la Turquie entre trois continents — ses gouvernants de demain, préoccupés, comme ceux d'hier, de garantir son intégrité territoriale, proclament leur fidélité aux alliances occidentales et aux amitiés nouées avec la France, l'Angleterre et l'Amérique. Le sens de la liberté que vient de manifester le corps électoral turc et son désir de substituer à l'autoritarisme partisan des méthodes gouvernementales évoluées ne peuvent d'ailleurs que faciliter le renforcement des liens entre la Turquie, gardienne des Détroits, et les démocraties de l'Ouest.

M. Djelal Bayar (a gauche) et les démocrates supplantent M. Inonu (a droite) et son parti républicain populaire, fondé par Mustapha Kemal, le prestigieux Ataturk, qui fut le père de la Turquie nouvelle.



Les femmes furent rendues a une vie active et libre par la Turquie kemaliste. Elles ont pris part en grand nombre aux dernières élections.

LES PLONGEUSES METTENT LEURS MASQUES RESPIRATOIRES POUR ALLER ARRACHER LES HUITRES.



KIMONO ET CHAPEAU MELON COMPOSENT LE COSTUME DU RICHISSIME ROI DE LA PERLE.

A TRAVERS LE JAPON INCONNU

DU ROYAUME DE LA PERLE AU TEMPLE DE LA DÉESSE DU SOLEIL

PAR LOUISE WEISS

NAGOYA est une cité industrielle située sur la baie de Toba, à une nuit de Tokio en chemin de fer. A Nagoya j'embarquai, en compagnie de mes confrères américains, à bord de l'*Apache*. C'est une unité appartenant aujourd'hui à la 5e escadre aérienne des Etats-Unis, mais qui avait été le bâtiment mis à la disposition des correspondants de guerre américains pour suivre la guerre aéronavale du Pacifique. Le navire était repeint à neuf, astiqué à blanc et son service, assuré par un équipage japonais. Tout change ! Nous naviguâmes au large de côtes couronnées de pins qui me rappelaient l'Esterel. Une grande animation régnait à bord. Nous allions visiter les bancs d'huîtres appartenant à M. Mikimoto, le roi de la perle de culture. Certes, nous verrions les huîtres. Mais verrions-nous leur roi ? Vieillard âgé de quatre-vingt-treize ans, M. Mikimoto était célèbre autant pour sa fortune que pour son ironie et son humeur fantasque. Songez qu'en 1932 M. Mikimoto avait retroussé les manches de son kimono et vigoureusement jeté dans le feu 720.000 de ses plus belles perles ! Oui, parfaitement ! Les prix montèrent immédiatement de 30 %, et les négociants qui assistaient à cette scène (publicitaire) déchaînèrent un ban en l'honneur de M. Mikimoto. Un journal américain écrivit : « M. Mikimoto émergea de son tas de chaux cristallisée, l'unique héros de la dépression. »

Cette fameuse dépression dont les capitalistes américains avaient tant pâti ! Un jour qu'une bande d'admirateurs avides lui rendait visite M. Mikimoto remit à chacun d'eux un petit singe en peluche.

minutieuses pour la révéler. L'opération commence par l'insertion dans les chairs de l'huître d'une petite bille de nacre provenant d'un coquillage d'eau douce trouvé dans le Mississipi. Cette insertion est extrêmement délicate. Il ne faut pas que l'huître, dans son irritation, puisse rejeter cette parcelle à la mer comme un corps étranger. D'autre part, cette parcelle doit être placée de manière à provoquer une abondante sécrétion de nacre perlière. L'opération terminée, les huîtres — qui avaient été arrachées au fond de la baie par les plongeuses mentionnées plus haut — sont placées dans des cages en fil de fer suspendues à des radeaux qui flottent dans la baie. Ces cages sont étroitement surveillées; tout un personnel les protège des tempêtes ou des animaux malfaisants, gratte leurs algues et leurs bigorneaux. Les plongeuses, appelées *amahs*, travaillent en général à 8 mètres de profondeur. Elles peuvent plonger jusqu'à 12 ou 13 mètres de profondeur. Elles disparaissent pendant une minute ou une minute et demie et reviennent à la surface en soufflant de toutes leurs forces. Même en été l'eau est si froide à ces profondeurs que les amahs doivent se reposer près d'un feu continuellement allumé dans la maison flottante où elles vivent. Les ouvrières travaillent dans les établissements de M. Mikimoto de génération en génération. Cinq ans d'apprentissage sont nécessaires pour enseigner à une jeune fille à opérer exactement une huître. La vie moyenne d'une huître étant de huit ans et l'animal ne pouvant sécréter suffisamment de nacre avant l'âge de trois ou quatre ans, on estime que les plus belles perles sont produites en quatre ou cinq ans. Elles sont d'ailleurs extraordinairement variées. Dans une autre partie des bâtiments, d'autres équipes de jeunes filles les assortissent par taille et par couleur, indiquant d'un point à la plume l'endroit où elles doivent être percées. Puis les tours se mettent en marche et les colliers s'enfilent. M. Mikimoto fait grand cas d'une décision de la justice française qui, appelée à trancher un procès commercial, avait statué que les perles de culture japonaise produites par une stimulation scientifique de l'huître n'étaient aucunement des perles fausses ou des perles d'imitation. L'arrêt de la cour avait également décidé qu'elles pouvaient être vendues comme des perles vraies, sans aucune indication de leur origine.

Lorsque M. Mikimoto prit congé de nous, son visage ridé exprimait des

ENTRE DEUX PLONGÉES, LES AMAHS SE RÉCHAUFFENT A UN FEU DE BOIS CONTINUELLEMENT ENTRETENU SUR LE RIVAGE OU ELLES ONT LEUR DEMEURE.

Furieux, la plupart des visiteurs jetèrent les petits singes à la mer. Ceux qui les avaient gardés s'aperçurent qu'une perle de grande valeur avait été fourrée dans la gueule de ces petits animaux. M. Mikimoto devait se tenir les côtes et ne pas finir d'en rire.

L'Apache jeta l'ancre dans un petit golfe tranquille. Une vedette nous mena jusqu'au ponton où M. Mikimoto en personne nous attendait, dignement drapé dans les plis de son kimono et coiffé de son légendaire chapeau melon. A chacun de nous, sans nous donner d'explication, son intendant distribua un numéro. M. Mikimoto nous emmena dans une salle de réception dont les fondations étaient léchées par les flots et, là, se prêta à nos questions. Il nous dit notamment qu'il espérait vivre jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ans, mettant un terme à ses ambitions par respect pour la mémoire de M. Rockefeller, un autre roi qui, lui, avait atteint quatre-vingt-dix-neuf ans. Il fit apporter des boîtes remplies de colliers dont les numéros correspondaient à ceux qui nous avaient été distribués. C'est ainsi que m'échut le collier n° 3, une splendeur ! Le collier n° 1, une merveille, échut à la femme du directeur d'un journal américain du Japon, laquelle faillit mourir d'émotion et donna une accolade si vigoureuse au célèbre petit vieillard que celui-ci, à son tour, pensa trépasser.

L'émotion dissipée, une collation nous fut offerte, sur le sommet de la colline, dans un pavillon aux faîtes relevés en forme de toit de pagode.

M. MIKIMOTO ET SES PLONGEUSES

Ensuite nous visitâmes les ateliers. L'idée d'irriter artificiellement les huîtres perlières en introduisant dans leur valve une parcelle de nacre pour obtenir ensuite des perles n'était pas une initiative nouvelle. Elle avait été essayée depuis des centaines d'années sans grand succès. M. Mikimoto fut le premier à perfectionner la méthode avec toute la science voulue et à en tirer des bénéfices commerciaux. Avant la guerre ses établissements manipulaient chaque année dix millions d'huîtres et employaient de trente à quarante plongeuses. L'exploitation fut à peu près interrompue pendant la guerre. Elle a repris maintenant. Entre nous, peut-on vraiment parler de perles artificielles ? Celui qui ouvre une huître pour y trouver un de ces petits chefs-d'œuvre de la nature pense forcément qu'il est naturel. D'ailleurs les perles fines et les perles dites de culture sont identiques à la vue comme au toucher, comme à l'analyse chimique ; seul leur poids spécifique est légèrement différent. Et cette différence est si minime qu'il faut des balances

IL FAUT CINQ ANS POUR OBTENIR UNE BELLE PERLE. A DROITE, LES OUVRIÈRES INSÈRENT DANS L'HUITRE LE PETIT MORCEAU DE NACRE QUI PROVOQUE LA SÉCRÉTION PERLIÈRE. CI-DESSOUS, LE TRI DES PERLES POUR LES COLLIERS.

LA PERLE D'ASIE

PARMI les innombrables trésors dont Nadir Shah s'empara lors du pillage de Delhi, en 1736, la « perle d'Asie » surpassait en beauté tous les joyaux conquis dans l'Inde par le monarque persan.

Pêchée à Maskal, sur le golfe Persique, le shah Jahan la paya une somme fabuleuse à un marchand arabe pour en faire présent à Muntas Mahal, sa femme bien-aimée.

Lors de l'accession au trône chinois de l'empereur Kieng Long, Nadir Shah, sachant en quelle estime la cour chinoise tenait les perles, lui fit don de la merveilleuse « perle d'Asie » afin de créer un lien d'amitié entre les deux puissants empires asiatiques. Une expédition composée de hauts dignitaires transporta le précieux joyau, par mer et par terre, à Cumbalus (Pékin), où il fut remis à l'empereur au cours de somptueuses cérémonies auxquelles assistaient les mandarins des plus hauts grades.

Kieng Long fit alors appel aux artistes les plus réputés de la cour afin que cette merveille du monde soit montée dans le plus riche et le plus artistique enchâssement possible. Quand mourut l'empereur, la « perle d'Asie fut placée sur son cercueil afin qu'après avoir traversé la rivière de la mort Kieng Long pût payer son impériale rançon en arrivant à la porte d'Hadès.

Après avoir changé de mains au cours des bouleversements que connut la Chine, la « perle d'Asie » est entrée, à la chute de l'empire mandchou, en possession des Missions étrangères, et ceux qui ont l'occasion de jeter un regard sur elle peuvent évoquer les fastes et les splendeurs de l'ancienne cour du Grand Mogol.

LES PERLES SONT CLASSÉES PAR DES SPÉCIALISTES SELON LEUR GROSSEUR ET AUSSI SELON LEUR COULEUR ET LE DEGRÉ DE PERFECTION QU'ELLES OFFRENT.

sentiments divers. Il était passionnément épris de ses perles. L'orgueil d'avoir réussi à devenir un des rois de ce monde le transportait. Mais il avait mesuré la vanité des femmes et la folie qui s'emparait des hommes lorsqu'ils voulaient satisfaire leur coquetterie. Lorsqu'il avait plongé devant moi ses petites mains jaunes dans des tas de perles aussi hauts que des sacs de riz, mille frissons l'avaient parcouru, depuis le mépris philosophique jusqu'à l'extase.

AU TEMPLE DE LA DÉESSE AMATERASU

L'*Apache* reprit sa navigation dans la baie de Toba. Après avoir visité le roi de la perle, nous allions rendre hommage à Amaterasu, la déesse du Soleil, dont les temples se cachaient dans de profondes forêts d'Isé, à quelques kilomètres de la côte. C'étaient les édifices les plus vénérés de l'empire du Soleil Levant. Chaque empereur du Japon s'y faisait confirmer ses pouvoirs par son aïeule solaire. Nous passâmes sous des portiques en bois de cyprès, de style japonais archaïque et qui depuis des siècles étaient, comme les temples, reconstruits exactement sur le même modèle tous les vingt ans, pour être toujours dans leur neuf. Des coqs blancs au long plumage circulaient sous les sombres cryptomérias, oiseaux sacrés dont des milliers d'effigies en bois étaient vendues aux pèlerins. Le silence et la fraîcheur étaient extraordinaires. Nous longeâmes le pavillon de la Purification, où les prêtres des temples procédaient à leurs ablutions avant de célébrer le culte. L'empereur se reposait dans ce pavillon au cours de son pèlerinage. Des étoffes violettes et pourpres le drapaient, frappées à l'effigie du chrysanthème, fleur impériale. Puis nous arrivâmes à un autre édifice religieux paré de fleurs d'or, chamarré de brocarts et encombré d'objets précieux. Nous étions passés du surnaturel sous-marin à un surnaturel humain et sylvestre. Les coqs chantaient. Soudain, des cithares et des tambours retentirent. Des flûtes et des flageolets déchirèrent l'air embaumé et des danseuses entrèrent en théorie pour se prosterner devant les prêtres, en somptueux costume, qui allaient officier. Tout nous paraissait possible. Les danseuses portaient des coiffures figurant des antennes de papillon. Des ailes bleues frémissaient, attachées à leur manteau. Leurs gestes étaient hiératiques, leurs pas, mesurés, lorsque, tout à coup, des danseurs aux masques terribles les interrompirent, symboles de l'énergie guerrière qui avait fondé l'Empire. La lune fardait d'argent les cryptomérias lorsque cette cérémonie fastueuse, une des plus célèbres du pays, prit fin. Nous continuâmes à nous enfoncer dans la forêt et arrivâmes au Temple Suprême, défendu par quatre palissades. Profanes, nous fûmes arrêtés dès la première, gardée par des bonzes habillés de blanc. Ils nous apprirent que la deuxième était composée du bois précieux des cryptomérias et que sa porte d'entrée, couronnée d'une épaisse toiture de chaume, était voilée de blanc. Une troisième palissade puis une quatrième défendaient le Saint des Saints, qui contenait le miroir d'Amaterasu — son miroir, un bijou, et une épée, symboles de l'autorité impériale. Izanagi, le-Mâle-qui-Invite, et Izanami, la Femelle-qui-Invite, étaient le couple qui avait créé le monde et donné naissance aux vents, aux flots, aux brouillards, aux vivres, aux montagnes et, en définitive, à la Céleste-Déesse-Brillante (Amaterasu), au Maître-de-la-Lune et au Vaillant-Héros-Impétueux-et-Rapide. Amaterasu régnait sur la lumière, le Maître-de-la-Lune régnait sur la nuit, et le Vaillant-Héros, sur de mystérieuses régions souterraines. Victorieuse, la déesse du Soleil avait donné le jour aux empereurs du Japon et était devenue la déesse nationale. Elle avait inspiré au peuple son énergie indomptable, son rêve de domination. *Au Japon le Soleil et la Mort pouvaient se regarder en face.* Tel était l'enseignement qui se dégageait des parcs de la baie de Toba et qui reste mêlé au souvenir du roi de la perle, M. Mikimoto.

A N.-D. de Bourges, le tombeau de Jeanne de France, provenant de la chapelle de l'Annonciade, que surmonte une statue du XVII[e] siècle.

UNE NOUVELLE SAINTE AU CIEL DE FRANCE

PAR LE CHANOINE ANDRÉ GIRARD

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU COMITÉ DE CANONISATION DE JEANNE DE FRANCE

La médaille, œuvre de Louis Muller, frappée pour célébrer la canonisation de Jeanne de France, porte sur l'avers le buste de la sainte, sculpté d'après les plus authentiques documents : le moulage de son masque conservé a Bourges et son portrait par Jean Perréal, « le Maitre de Moulins ».

Voici le jour où le Souverain Pontife va proclamer solennellement à la face de l'univers la sainteté de Jeanne de France. Dans la basilique Saint-Pierre de Rome, des milliers de pèlerins vont assister aux fastes de cette canonisation si française et acclamer cette nouvelle sainte de chez nous.

UNE AUTHENTIQUE FILLE DE FRANCE

Née le 23 avril 1464 au château de Nogent-le-Roi, en pays chartrain, Jeanne appartient à la famille des Valois. A sa naissance elle fut plutôt mal accueillie : son père, Louis XI, désirait un dauphin, et Jeanne avait le tort de n'être qu'une fille !

Elle vécut d'abord au château d'Amboise, en compagnie de sa douce mère, Charlotte de Savoie. Puis, à l'âge de cinq ans, elle fut confiée à une gouvernante, Anne de Culan, femme de François de Beaujeu, seigneur de Lignières-en-Berry. Le choix était excellent. Mariés depuis vingt-quatre ans, les sires de Lignières n'avaient pas d'enfant : ils aimèrent Jeanne comme leur propre fille. Ils lui donnèrent une instruction et une éducation dont les résultats séduisirent, dit-on, la reine d'Angleterre, Marguerite d'Anjou, quand elle vint chercher du secours en France pendant la guerre des Deux-Roses.

UNE VIE DE DOULEUR

De bonne heure Jeanne fut atteinte d'une déviation de la colonne vertébrale qui la laissa déhanchée et boiteuse pour le reste de ses jours. Elle souffrit beaucoup de ses disgrâces physiques ; mais à travers ses traits accentués, qui révélaient plus d'énergie que de grâce, on devinait la bonté de son âme, et de ses beaux yeux verts s'échappait une « lumière » qui charmait son jeune compagnon de jeux, Louis de La Trémoille.

Dès qu'elle eut douze ans, en 1476, son père la maria au duc Louis d'Orléans, avec l'espoir que cette union serait stérile. Jeanne se soumit à cet étrange mariage en fille obéissante ; le jeune duc, qui n'avait que quatorze ans, ne s'y résolut que sous la menace.

Il serait trop long de décrire les épreuves d'un pareil mariage, où Jeanne ne cessa de rester fidèle à l'amour promis. Aux humiliations et aux ingratitudes dont elle fut l'objet, elle répondit par un admirable dévouement ; mais Louis d'Orléans n'avait qu'une idée en tête : se libérer d'une union qui lui pesait. Pour y parvenir il entra même en révolte ouverte contre le nouveau roi, Charles VIII, en guerroyant aux côtés du duc de Bretagne. Vaincu et fait prisonnier à Saint-Aubin-du-Cormier, il connut la prison. Jeanne lui évita la peine capitale, adoucit et partagea sa captivité et finit par obtenir sa libération. Elle en fut bien mal récompensée, puisque, à la suite d'un douloureux procès, au cours duquel le duc d'Orléans, devenu Louis XII, établit qu'il ne s'était marié que sous l'empire de la violence et n'avait, disait-il, jamais agi d'un cœur d'époux, Jeanne entendit proclamer la nullité de son mariage.

LA BONNE DUCHESSE

Neuf jours après, Louis XII réparait le dommage fait à Jeanne en lui assurant « ung beau et honneste train ». Par lettres patentes du 26 décembre 1498, il la créait duchesse de Berry, avec tous les droits que comportait ce titre.

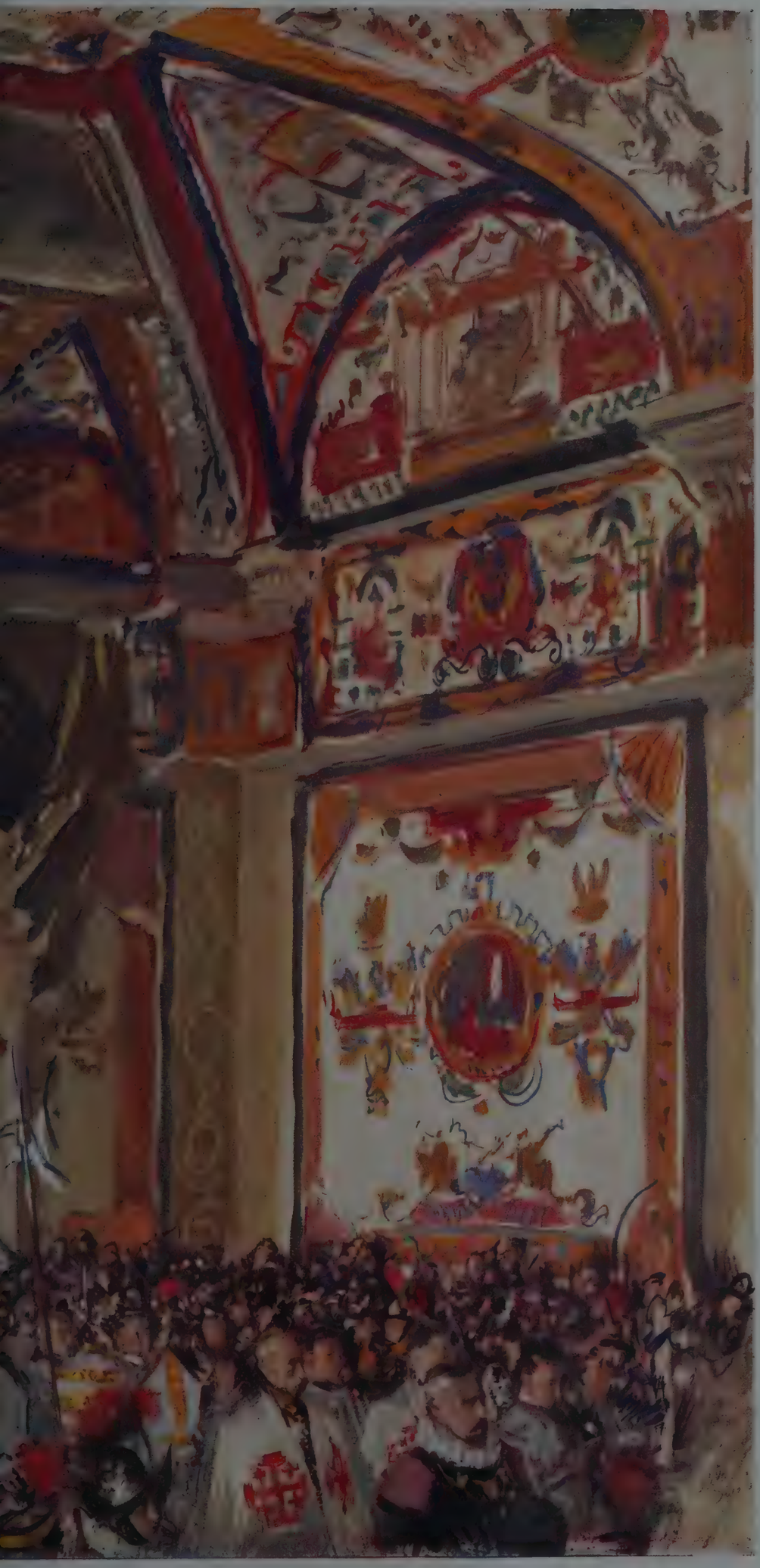
Le 12 mars 1499 elle arrivait à Bourges, soixante-dix ans après Jeanne d'Arc, venue des marches de Lorraine recommander à Dieu la libération de la France. De là elle se dirigea vers le somptueux palais construit au siècle précédent par le duc Jean de Berry. Elle pénétra dans la sainte chapelle, qui dépassait en beauté, dit-on, celle de Paris.

Bourges n'était pas encore relevé de l'effroyable incendie qui, douze ans plus tôt, avait détruit en quelques heures presque tous ses établissements publics et plus de la moitié de ses maisons. Bon nombre de commerçants, ruinés, avaient émigré. Ce n'était plus la cité active et riche de Jacques Cœur, mais une ville dépeuplée et pauvre. La misère était grande, les besoins, nombreux. Jeanne comprit qu'elle ne réussirait qu'en faisant preuve d'une exceptionnelle charité.

Aussi les vieilles chroniques ne nous parlent pas de fastueuses réceptions au palais ducal ni de plantureux repas aux innombrables chandelles comme au temps du duc Jean. Par contre elles nous disent que la bonne duchesse soignait les pauvres et les pestiférés à domicile ; qu'elle remettait les filles légères dans le droit chemin ; qu'elle plaidait en faveur des « gens de labeur ou mécaniques » dont le salaire était insuffisant pour vivre ; qu'elle dépistait les pauvres honteux et les pourvoyait selon

Le revers de la médaille. Au centre, une croix cantonnée de quatre fleurs de lys, d'après le motif du denier d'or de Louis XI. L'inscription « ecce ancilla domini » résume la règle de l'ordre de l'Annonciade et rappelle le titre des supérieures, encore nommées aujourd'hui « Mères Ancelles ».

APRÈS LA CANONISATION, S. S. PIE XII, PORTÉ SUR LA « SEDIA GESTATORIA », TRAVERSE EN GRAND APPAREIL



DUCALE POUR REGAGNER SES APPARTEMENTS PRIVÉS. (Peinture d'A. BRENET.)

leur condition passée ; qu'elle pratiquait la charité intellectuelle en renflouant le collège Sainte-Marie de Bourges et en créant des bourses pour les étudiants pauvres ; qu'elle avait le don de réconforter les épouses malheureuses, car elle avait souffert, elle aussi, la douleur d'un grand amour méconnu.

UNE GRANDE MYSTIQUE

Où puisait-elle donc la force nécessaire pour faire face à tant d'activités ? Dans l'amour divin dont brûlait son cœur. Sous ses habits de duchesse elle cachait un morceau du luth dont elle avait joué dans son enfance, morceau sur lequel elle avait fixé cinq clous d'argent en souvenir des cinq plaies du Christ, et qu'elle maintenait contre sa poitrine par un cilice et un cercle en fer. La nuit, alors que ses dames de compagnie dormaient, elle se levait pour s'agenouiller devant le calvaire qu'elle avait érigé dans son jardin et s'infliger de sanglantes disciplines. Car elle estimait qu'il était nécessaire pour l'équilibre spirituel du monde que des âmes prient pour ceux qui ne le font pas.

Aussi ce fut pour elle l'œuvre de choix par excellence que de grouper, à côté de son palais ducal, des religieuses contemplatives sous le nom d'Annonciades ; de leur donner une règle inspirée des dix grandes vertus ou *dix plaisirs* de la Vierge, règle si belle et si solide que des jeunes filles intelligentes et cultivées s'en enthousiasment encore de nos jours ; de leur bâtir une chapelle qu'on voit toujours à Bourges, aujourd'hui, hélas ! détournée de son usage primitif et mise au service de l'armée ; de leur imposer un séduisant costume aux couleurs tricolores : bleu, blanc, rouge, qui étaient depuis longtemps, comme on le sait, les couleurs des Valois et dont elle tempéra l'éclat par le gris cendre de la pénitence.

LA PAISIBLE MORT D'UNE SAINTE

Mais le jour vint vite où, épuisée par ses secrètes mortifications et une tenace maladie de cœur, Jeanne dut s'aliter pour ne plus se relever.

Quelques jours avant de mourir elle voulut confier à son confesseur, qui était aussi son précieux collaborateur, le P. Gabriel-Maria, ses suprêmes recommandations. On y sent comme la mélancolique défiance d'une âme délicate et fine à l'égard d'un monde dont elle a connu les misères. Parmi les nombreux conseils qu'elle donne, voici l'un des plus touchants : « Ne croyez pas à la légère les gens de Cour ni autres quand leurs paroles sont contre autrui. Et gardez et faites garder à mes sœurs ce que vous m'avez fait garder, c'est de toujours excuser ceux contre qui l'on parle mal. »

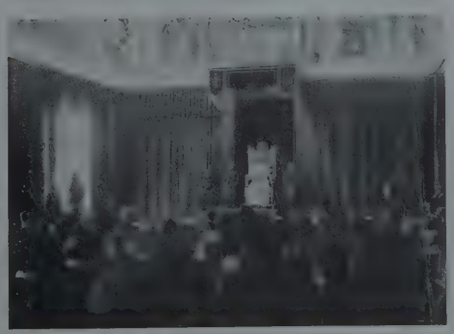
Le 4 février 1505, à 10 heures du soir, Jeanne de France mourait : elle n'avait que quarante et un ans.

UNE NOUVELLE PROTECTRICE DE LA FRANCE

Déposé dans la chapelle du monastère, son corps, qui était demeuré intact, fut, cinquante-sept ans plus tard, brûlé par des fanatiques au cours des guerres de Religion qui ensanglantèrent Bourges, et ses cendres furent dispersées comme une semence.

Sur tout le territoire de la France et au delà, les monastères de l'Annonciade se multiplièrent. A la veille de la Révolution, il y en avait encore quarante. Aujourd'hui il n'en reste plus que six, dont trois en Belgique, un en Angleterre et deux en France, celui de Villeneuve-sur-Lot et celui de Thiais, près de Paris.

Commencé vers le milieu du XVIII[e] siècle, le procès de canonisation de Jeanne de France a passé par de nombreuses vicissitudes. Repris en 1916 par le diocèse de Bourges, il a été poursuivi avec succès par les Annonciades de Thiais et leur postulateur, M[gr] Fontenelle. Par une heureuse rencontre, le pape actuellement régnant en fut le cardinal ponent, alors qu'il était encore secrétaire d'Etat. Sa Sainteté Pie XII, qui a donné à notre pays tant de marques d'affection, s'est montré particulièrement heureux de voir aboutir cette cause si française.



LA COMPAGNIE JACQUES HÉBERTOT A DONNÉ AU THÉATRE ELISEO DE ROME UNE REPRÉSENTATION DE « L'ANNONCE FAITE A MARIE », PUIS A LU DEVANT LE SAINT-PÈRE ET EN PRÉSENCE DE L'AUTEUR DES POÈMES DE PAUL CLAUDEL.

NON, L'EUROPE NE RESTERA PAS NEUTRE

par ALBERT MOUSSET

On voudrait pouvoir parler de détente internationale, d'un changement de climat européen.

Rien, malheureusement, à longueur de prévision humaine, ne laisse augurer ce rassérénement. Certes, la retentissante proposition que, le 9 mai, M. Robert Schuman a soumise à la Conférence de Londres en vue d'un pool européen du fer et du charbon a créé un choc psychologique dont l'effet immédiat a été une sorte de pause dans la guerre froide. Ses conséquences ultérieures pourraient être à la fois la réalisation de l'unité européenne sur des bases durables et la restitution à la France de son rôle de puissance continentale dirigeante. Sous son aspect historique, le problème de la paix européenne est celui des rapports franco-allemands. Or aucune proposition émanant des puissances victorieuses n'a reçu jusqu'ici outre-Rhin une adhésion aussi prompte et aussi chaleureuse que celle dont le projet Schuman a été l'objet. Il y a là un élément d'optimisme raisonné qu'il convient de ne plus perdre de vue.

Mais de l'autre côté du rideau de fer aucun effort parallèle ne vient l'étayer. L'Union soviétique resserre chaque jour davantage les liens de sujétion de ses satellites. Et, tout en orchestrant une campagne mondiale en faveur de la paix, elle intensifie ses armements à un rythme accéléré. La Fête du Travail a été célébrée à Moscou par une parade militaire monstre et par des discours à la gloire de l'armée Rouge. Le cent cinquantième anniversaire de la mort du maréchal russe Souvorov — dont la légende veut qu'il s'éveillera lorsqu'une guerre aura fait verser tant de sang que les chevaux s'y enfonceront jusqu'aux jarrets — a été commémoré par des articles et des radiodiffusions bellicistes.

Il est trop évident qu'en dénonçant bruyamment les armements américains le gouvernement soviétique cherche à donner le change sur son propre effort de guerre. Les procès d'espionnage et les expulsions de diplomates qui se multiplient dans les pays de l'Est européen n'ont, eux aussi, d'autre objet que d'éloigner ou d'intimider des témoins gênants de leurs préparatifs militaires. Staline apparaît comme le chef d'une immense armée dont le centre serait la Russie, l'aile asiatique, la Chine, l'aile européenne, l'Allemagne, prête à entreprendre la croisade décisive qui aboutirait à la conquête du monde, à cet *One World* communiste que rêvent les maîtres du Kremlin.

L'Occident pouvait-il fermer les yeux sur cette menace ?

Nous savons aujourd'hui qu'il se défendra. Réunis à Londres du 15 au 18 mai, les représentants des douze puissances signataires du pacte atlantique ont passé en revue les problèmes posés par l'organisation de l'alliance occidentale.

Le plus grave de ces problèmes est la mise au point d'une formule qui concilie les charges d'un réarmement avec les exigences du relèvement économique de l'Europe. Il serait en effet dangereux pour la stabilité intérieure des pays alliés d'abaisser le niveau de vie général de la population pour consacrer à leur plan de défense une plus large part de leurs ressources budgétaires. Ce serait donner à la propagande communiste un argument, alors que le but de l'alliance est précisément de conjurer l'asservissement marxiste de l'Occident.

A ce problème les Douze ont ménagé deux solutions. La première est une répartition plus rationnelle des crédits que chacun des pays alliés affecte à ses armements afin d'éviter les doubles emplois. Le Plan atlantique distribue, en effet, selon une clé géographique, la fabrication du matériel de guerre, la Grande-Bretagne se spécialisant, par exemple, dans la construction des avions de chasse, les Etats-Unis, dans celle des navires de guerre et des bombardiers à long rayon d'action.

La seconde solution consiste à renforcer la puissance économique de l'Europe occidentale grâce :

1° à une certaine participation des Etats-Unis et du Canada aux travaux de l'Organisation européenne de coopération économique, où n'étaient encore représentés que les dix-huit Etats de notre continent qui bénéficient du plan Marshall ; c'est en quelque sorte l'Union atlantique s'étendant au secteur économique ;

2° à l'adhésion de la Grande-Bretagne à l'Union européenne des paiements ; on sait que jusqu'ici le Cabinet britannique professait que sa politique financière dans la zone sterling le tenait à l'écart d'un accord purement européen. Il semble à la veille de revenir sur son abstention, et ce revirement favoriserait singulièrement l'intégration européenne, qui exige avant tout une entente sur les monnaies ;

3° à la réalisation du plan Schuman, qui offre à cette intégration une base solide et durable.

On voit par là que les Douze n'ont à aucun moment perdu de vue l'interdépendance du problème militaire et du problème économique.

Mais le principal objet de leur réunion était l'organisation de la défense européenne dans des conditions telles qu'elles s'imposent à ceux qui n'entendent que le langage de la force. Il ne s'agit nullement de fermer la porte à une entente générale et de perpétuer la division actuelle de l'Europe, mais de mettre au point une riposte prompte et efficace à toute agression venant de l'Est.

A cet effet, le Conseil atlantique a créé un organisme permanent composé de « suppléants » qui auront pratiquement les mêmes pouvoirs que les ministres et sous la direction desquels fonctionnera un comité de techniciens (de « personnalités hautement qualifiées », dit le communiqué) chargé de mettre en pratique les décisions qu'ils auront prises. A leur tête figurera un président investi de pouvoirs étendus, disposant d'un budget spécial et d'un secrétariat international, qui aura pour mission de coordonner toutes les initiatives rentrant dans le cadre du pacte atlantique.

Le Conseil atlantique s'est mis d'accord sur les attributions et le plan de travail de ces organismes, dont les membres (comme le président) sont des civils, et qui ne font pas double emploi avec le comité de défense siégeant en Amérique.

Une conférence ultérieure réglera un point particulièrement délicat : le financement du plan et la répartition des charges entre les puissances signataires au prorata de leur capacité économique. La difficulté sera en effet de concilier les exigences du programme de défense commune avec celles des programmes nationaux. Il est entendu que le poids principal de l'entreprise incombera aux Etats-Unis. Mais ceux-ci ne veulent s'engager que dans la mesure où les autres pays feront de leur côté un effort proportionné à leurs moyens.

La mise au point par les Etats-Unis de la « bombe atomique de poche », qui a motivé la réorganisation des forces aériennes américaines, a également entraîné, à Londres, une revision de la stratégie défensive européenne dans le sens d'une spécialisation plus poussée des armements nationaux.

Le moment est donc venu, puisque les organes de direction et de coordination vont être mis en place, d'accélérer la production du matériel destiné à la sécurité commune. Le président Truman a l'intention de demander au Congrès non seulement le renouvellement des crédits prévus au programme d'aide militaire (1.250 millions de dollars), mais encore une élévation du pourcentage des armes destinées à l'Europe occidentale. Le « Jour de l'armée », que les Américains ont célébré le 20 mai, a marqué le point de départ de l' « offensive du budget militaire ».

C'est à l'Europe maintenant de donner son effort en équipant une trentaine de divisions. D'aucuns préconisent les avantages qu'elle aurait à rester neutre. C'est feindre d'ignorer que tout conflit entre l'Amérique et l'Union soviétique aurait l'Europe occidentale — neutre ou non — pour théâtre.

L'Europe sera défendue, avec l'aide de ses alliés et par ses propres moyens. C'est la certitude qui se dégage des décisions prises à Londres par les Douze.

LE M. R. P. CONTRE LE SCRUTIN A DEUX TOURS

Au cours de son sixième congrès annuel, qui s'est tenu à Nantes, le M. R. P. a maintenu comme président du Mouvement, par 521 voix sur 596 votants, M. Georges Bidault (que l'on voit ci-contre arrivant à une des séances). M. André Colin, secrétaire général, a été réélu par 341 voix contre 224 à M. Joseph Dumas, député de la Seine.

Durant le débat essentiel, qui s'ouvrit sur le rapport de politique générale présenté par M. de Menthon, le problème scolaire donna l'occasion aux délégués de réprouver certaines manifestations jugées excessives, tel le refus de l'impôt. Mais les discussions les plus serrées ont porté sur la réforme électorale. Le M. R. P. eût volontiers ignoré un tel sujet ; cependant, en raison même des positions prises en faveur de cette réforme, notamment par les radicaux et le R. G. R., une controverse passionnée a mis aux prises ceux qui, avec M. de Menthon, acceptent l'idée d'un accommodement entre R. P. et principe majoritaire et les irréductibles, hostiles à toute remise en cause du principe proportionnaliste. Finalement le congrès de Nantes, réaffirmant l'attachement du M. R. P. à la proportionnelle, a rejeté catégoriquement tout système d'élection à deux tours de scrutin. Le texte adopté entend que toute réforme électorale soit subordonnée à un accord préalable des partis, associés sur un programme d'action gouvernementale... ce qui, assure-t-on, laisserait la porte entr'ouverte pour des négociations avec les éléments de la majorité que préoccupe la réforme du scrutin actuel.

S. M. le sultan du Maroc arrive en voiture au lieudit Riad Ben Arious, dans la Médina de Marrakech, pour assister aux cérémonies scolaires.

A MARRAKECH, S. M. LE SULTAN DU MAROC

POSE LA PREMIÈRE PIERRE D'UNE ÉCOLE MUSULMANE

Des jeunes filles effeuillent des roses sous les pas du souverain.

Parallèlement à l'expansion industrielle un large effort de modernisation se poursuit au Maroc dans tous les domaines : urbanisme, hygiène, instruction, etc. Récemment encore, à Marrakech, un grand éclat était donné à la pose de la première pierre d'une nouvelle école musulmane dans la Médina par S. M. Sidi Mohammed, sultan du Maroc, en présence du général Juin, résident général. Le sultan, qui était accompagné de son fils S. A. I. Moulay El Hassan, de S. Ex. El Glaoui, pacha de Marrakech, et de S. Ex. Mameri, procéda, truelle en main, à la cérémonie rituelle, pour se rendre ensuite au collège de Marrakech qui porte son nom, où élèves et professeurs lui réservaient un chaleureux accueil. Phot. *New-York Times.*

Les notables de Marrakech et la population accueillent le sultan.

L'église Notre-Dame-des-Champs d'Avranches, très gravement endommagée ainsi qu'une partie de la ville, est en voie de reconstruction.

LA MANCHE, AVANT-POSTE DE LA LIBÉRATION, RELÈVE SES RUINES

Le département de la Manche, aux riches ressources naturelles, aux activités multiples, est un de ceux que la guerre a le plus cruellement marqués. C'est sur la plage de la Madeleine, près de Sainte-Marie-du-Mont, qu'à l'aube du 6 juin 1944 commença le débarquement américain.

Six ans ont passé. Avec l'optimisme robuste de leur race, les habitants se sont remis au travail pour relever les ruines et réparer les pertes. Afin de leur permettre de constater l'étendue du malheur et les résultats obtenus dans l'effort de relèvement, la Fédération des syndicats d'initiative de la Manche avait convié des journalistes français et étrangers à visiter le département.

PREMIÈRE ÉTAPE : SAINT-LO - CHERBOURG

La première étape devait nous conduire à Saint-Lô, qu'on ne peut voir sans un serrement de cœur. L'aimable petite ville que des textes anciens nommaient « une des dix-sept bonnes villes du royaume » offrait aux visiteurs un splendide panorama sur la vallée de la Vire et sa belle cathédrale, aujourd'hui presque anéantie. Partout ce ne sont que décombres et vestiges, et la reconstruction ne se fait que très lentement.

A Carentan, un des plus gros marchés de Normandie où affluent les produits agricoles, l'église, du XV^e^ siècle, n'a que peu souffert et les vieilles arcades sont intactes. Nous longeâmes ensuite les plages qui, par Sainte-Marie-du-Mont, la Madeleine, conduisent au port de Saint-Vaast-la-Hougue. Une aimable réception nous y attendait. Après un salut à l'île Saint-Marcouf, que domine sa grosse tour, nous repartions sans avoir pu accorder à l'église de Quettehou, exemple assez caractéristique de l'architecture normande du XIII^e^ siècle, la visite qu'elle mérite.

Cette première étape devait s'achever à Cherbourg, après qu'une halte au beau château de Tourlaville nous eut permis de prendre contact avec un certain nombre de personnalités.

Cherbourg a perdu sa gare maritime, qui faisait l'admiration des voyageurs, et son arsenal. Un tiers de ses maisons ont été plus ou moins atteintes. Il a subi soixante-cinq bombardements et mille soixante-quatre alertes ! C'est dire l'importance des dégâts. Cependant, grâce à sa configuration qui avait placé les objectifs militaires à la bordure de l'agglomération, la ville n'a que peu changé. Cherbourg demeure une cité commerçante, un port actif qui apporte à redevenir la grande ville maritime qu'il doit être une volonté ardente.

Photographies Le Noan-Rapho.

DE CHERBOURG A COUTANCES

Autour de Cherbourg, bien des petites localités ont souffert : Martinvast, qui a perdu avec son château cent trente-sept maisons, Octeville, Tollevast, Digosville, Le Mesnil-au-Val ; Greville, patrie de Millet, a pu replacer sur son socle le buste du peintre.

Cette deuxième journée allait nous conduire le long du promontoire rocheux de La Hague, avec sa côte déchiquetée, ses dunes, ses longues plages de sable fin, ses anses paisibles où s'enclôt parfois un port minuscule comme Port-Racine, le plus petit de France. Au Nez-de-Jobourg, dont les falaises sont les plus hautes d'Europe, en tout temps le spectacle est grandiose.

A Carteret, que la douceur de son climat et le voisinage de Jersey

Vue aérienne d'une ville martyre de la Manche : La Haye-du-Puits.

recommandent aux visiteurs, le déjeuner nous attendait. Nous ne pûmes, l'après-midi, que donner un coup d'œil à Saint-Sauveur-le-Vicomte, à la maison natale de Barbey d'Aurevilly, intacte au milieu de beaucoup d'autres fort éprouvées. Le buste de l'auteur des *Diaboliques*, par Rodin, subsiste sur la grand'place.

Et voici Coutances. Une importante Journée du tourisme y réunissait autour du préfet, M. Le Bas, les représentants des organisations touristiques du département. A l'hôtel de ville des allocutions cordiales furent prononcées où s'attestait la volonté de servir utilement la renaissancce de cette terre normande.

Sévèrement touché par la guerre, Coutances, « île de pierre émergeant d'une mer de verdure », selon le mot de Remy de Gourmont, a pourtant conservé ses belles églises Saint-Pierre et Saint-Nicolas. Tandis qu'autour d'elle tout s'effondrait, son admirable cathédrale est miraculeusement demeurée intacte et sa belle tour-lanterne continue de porter la prière vers le ciel. A Coutances, la reconstruction nous a paru plus avancée qu'en beaucoup d'endroits.

Traversant sa commune natale, nous saluons au passage le maréchal amiral de Tourville, dont la statue, après bien des déboires, se dresse au bord de la route, et nous terminons la journée à Coutainville, aimable plage où toutes les ressources de la cuisine normande — et Dieu sait si elle en a ! — avaient été mises en œuvre pour nous faire oublier les fatigues possibles du voyage.

GRANVILLE, AVRANCHES, LE MONT-SAINT-MICHEL

La matinée du lendemain trouva notre petite caravane à Granville, dénommée le « Monaco du Nord ». On n'ignore pas qu'elle est une station élégante qui réunit à l'intention de ceux qui y séjournent tous les agréments qu'ils peuvent désirer, qu'il s'agisse de sports, de spectacles, de courses, d'excursions. Le président de son syndicat d'initiative, M. Hébert, plus qu'octogénaire, nous a émerveillés par son entrain, sa verve, son autorité.

Une série de petites plages charmantes : Carolles, Saint-Pair, dont l'église lance hardiment dans l'air sa flèche du XIe siècle ; Saint-Jean-le-Thomas, chargé de fleurs, nous conduisirent au Mont-Saint-Michel, dont l'accueil ne fut pas moins cordial que celui des autres villes. Il fallut goûter l'omelette fameuse qui immortalise la mère Poulard, et ce n'est qu'à regret qu'on quitta le roc altier.

Retour à Avranches, qui devait nous offrir l'enchantement fleuri de son jardin ouvert sur la baie, puis, à son aéro-club, un dîner qui prouvait que cette jolie ville n'a rien à redouter sur ce point de ses rivales.

Avranches, d'ailleurs, tire fierté de trois choses : son jardin public, sa bibliothèque, son pré-salé. Ayant respiré les parfums du jardin et goûté le mouton, nous ne pouvions négliger la bibliothèque. On y passerait des heures à admirer les manuscrits savamment calligraphiés, enjolivés de miniatures, les éditions rares sorties des presses des grands imprimeurs du XVe et du XVIe siècle, les reliures précieuses.

Mais il fallut s'arracher à cette cité des livres que gère une aimable bibliothécaire. Saint-Hilaire-du-Harcouët nous attendait. La petite ville a largement payé, elle aussi, son tribut à la Libération. Le 14 et le 15 juin, des bombardements provoquant des incendies la détruisirent en grande partie, tuant trente-cinq personnes, en blessant beaucoup d'autres. En vue de sa reconstruction, Saint-Hilaire fournit vaillamment un gros effort. Pour y parvenir nous avions emprunté le lac créé entre le barrage de Vezins et le moulin de Virey, belle nappe d'eau d'une douzaine de kilomètres qui assure le fonctionnement d'une usine hydro-électrique.

Des paysages bien différents de ceux que nous avions vus jusqu'alors nous attendaient dans le Mortainais. Aux confins de la Bretagne, il en a déjà la rudesse. C'est une terre de granit aux landes fleuries d'ajoncs, avec des ravins profonds, des vallées encaissées, des rochers couverts de mousse. Là encore, hélas ! les yeux ne peuvent se détacher des horreurs de la guerre. Mortain a été en effet presque entièrement détruit au cours des combats d'août 1944. Il compte actuellement environ 1.600 habitants, la plupart logés dans des baraquements. Néanmoins, nous pouvons assurer que les voyageurs y trouveront gîte convenable et bonne table.

De Mortain nous gagnâmes enfin Villedieu-les-Poêles, terme de ce circuit. Autour de Villedieu de durs combats se sont déroulés et la ville a plusieurs fois changé de mains. Enfouie entre des collines boisées et des herbages, elle continue pourtant au long de la modeste rivière, la Sienne, qui la traverse d'exercer l'activité artisanale qu'elle pratique depuis des siècles et qui lui fait une physionomie à part. Villedieu est en effet un grand centre de fabrication de chaudronnerie et de dinanderie. On y fond aussi des cloches qui sont réputées dans le monde entier pour l'élégance de leurs formes et la pureté de leur son.

UN PAYS QUI VEUT VIVRE ET QUI N'OUBLIE PAS

Remercier tous ceux qui ont organisé cette visite et qui nous l'ont facilitée est un fort agréable devoir. La courtoisie de nos hôtes, leurs attentions répétées et surtout la chaleureuse spontanéité de leur accueil ont, à coup sûr, profondément touché ceux qui en ont été l'objet. Personne cependant, nous en sommes persuadé, ne prendra ombrage si nous marquons nommément notre gratitude à MM. Brard et Nicolle, qui ont tant fait pour que ce voyage fût à la fois instructif et agréable, et à M. Le Maresquier, dont l'élégante érudition nous a été précieuse.

La Manche n'oublie pas non plus ceux à qui elle doit, et la France avec elle, sa libération. A la Madeleine, près de Sainte-Marie-du-Mont, un monument élevé sur le premier blockhaus pris à l'ennemi commémore le débarquement américain. Bientôt, sur la brèche de Saint-Martin-de-Varreville, un autre monument rappellera l'arrivée sur la terre de France du général Leclerc et de sa division. A l'autre bout du département, Avranches, dont le quartier haut a été anéanti, se propose d'honorer par un « mémorial » le général Patton, citoyen d'honneur de la ville, et ses soldats.

Partout nous avons trouvé une population animée d'une volonté tenace de rendre la prospérité à cette terre à laquelle elle est attachée. De grands efforts ont été accomplis ; des résultats obtenus. On forme le vœu qu'ils soient soutenus et développés par les pouvoirs publics et que de nombreux visiteurs viennent parcourir cette région glorieuse et qui montre tant de ressources et d'énergie.

ROGER DARDENNE.

L'ÉLEVAGE DANS LES GRASSES PRAIRIES EST UNE DES RICHESSES DU PAYS. UN BEL EFFET DE CONTRE-JOUR DANS UNE VALLÉE NON LOIN DU VAST.

LES MEMBRES DE CETTE CHARMANTE FAMILLE CONSIDÈRENT L'OBJECTIF AVEC UNE CALME ASSURANCE. A FRÉQUENTER LES EXPOSITIONS ON PERD SA TIMIDITÉ.

LES PLUS BEAUX CHATS DU MONDE...

ATTENTION ! PATTE DE VELOURS NE DURE PAS !

PRÊTS A AFFRONTER LE PLUS SÉVÈRE JURY.

La vingt-deuxième exposition internationale féline organisée par le Cat Club a obtenu un très gros succès. Nous nous en réjouissons pour ses promoteurs, dont les efforts méritaient d'être récompensés. Nous nous en réjouissons aussi parce que ce résultat heureux profitera en fin de compte à une œuvre qu'on nous permettra bien, sans être pour autant taxés de préoccupations étroitement personnelles, de tenir pour éminemment digne d'intérêt : la Caisse générale des retraites de la presse française.

Si l'exposition du Cat Club a remporté le plus brillant succès, c'est qu'elle présentait vraiment d'admirables sujets. Talisman, un persan bleu aux yeux orange, a reçu le prix du président de la République. Mais ce magnifique animal avait, dans toutes les catégories, des rivaux dont l'aspect ne le lui cédait guère et dont chacun pouvait prétendre au titre de champion. Si le jury put légitimement se montrer parfois embarrassé pour rendre ses arrêts, l'amateur ignorant des détails subtils qui peuvent étayer un jugement ne savait s'il devait admirer plus les persans chinchillas, les bleus, les siamois, les chartreux ou bien Xerès, cette chatte sacrée de Birmanie qui se prélassait dans un fauteuil miniature.

Cette année le Jardin des Plantes figurait parmi les exposants avec de curieux animaux : mangue, genette et un ocelot nommé Zouzou. Suzy Solidor fit gros effet en exhibant Gaëtan, un bush-baby, ours minuscule qui a l'air d'un écureuil. Drôle de petite bête et bête bien drôle.

UNE PRÉSENTATION EN BONNE ET DUE FORME.

CE JEUNE OCELOT N'EST AUCUNEMENT FÉROCE.

LE PREMIER AVION FRANÇAIS QUI DÉPASSE LES 1.000 KILOMÈTRES-HEURE

par CAMILLE ROUGERON

Le franchissement des 1.000 km.-h. par un avion français n'est pas un événement international, puisque cette vitesse a été dépassée depuis trois ans aux Etats-Unis, que depuis près de deux ans un chasseur américain de série, le North American F-86 *Sabre,* détient le record officiel avec 1.073 km.-h. et que des chasseurs soviétiques de même formule et de vitesse voisine étaient présentés à la dernière fête de l'armée Rouge. C'est du moins une occasion de préciser les conditions requises par ces vitesses.

La puissance du moteur n'est pas en cause. Le SO-M2 de la S. N. C. A. S. O. (Société nationale de constructions aéronautiques du Sud-Ouest), qui vient de franchir le cap des 1.000 km.-h., est un avion expérimental de 3.840 kilos à vide et de 4.700 kilos en charge, équipé d'un turboréacteur Rolls-Royce « Derwent » de 1.814 kilos de poussée, alors que notre chasseur Marcel-Dassault *Ouragan,* actuellement construit en série, est un avion de 3.290 kilos à vide, 5.600 kilos en charge, équipé d'un turboréacteur Rolls-Royce « Nene » de 2.267 kilos de poussée. Cependant, même à vide, où il est plus léger que le SO-M2, même avec une puissance de 40 % supérieure, il n'est pas question pour l'*Ouragan* d'atteindre cette performance.

Ainsi que l'indiquait M. Glasser, président de la S. N. C. A. S. O., au lendemain du vol du SO-M2, la vitesse dans le domaine transsonique compris entre 0,8 et 1,2 fois la vitesse du son (1.225 km.-h. environ au sol) est une question d'aérodynamique beaucoup plus que de puissance. Mais cette aérodynamique s'est fortement compliquée depuis l'époque où l'on battait un record de vitesse en rognant les ailes d'un avion pour réduire sa traînée et un record d'altitude en agrandissant sa voilure pour augmenter sa portance. Ni l'*Ouragan,* ni le *Sabre,* ni le SO-M2 ne sont des avions très chargés. Ils portent respectivement 235, 245 et 260 kilos au mètre carré de voilure, quand les bombardiers et les avions de transport vont jusqu'à 400 kilos.

Les deux caractéristiques essentielles de la voilure étudiée pour des vitesses transsoniques sont la flèche et la minceur du profil.

La forme en flèche présente une résistance aérodynamique, une « traînée », plus élevée à faible vitesse. Mais l'effet s'inverse dès 800 à 850 km.-h., et le gain est très marqué entre 1.000 et 1.100 km.-h. Si bien qu'on peut lier l'angle de flèche préférable à la vitesse cherchée, et c'est parce que les photographies des récents chasseurs soviétiques révèlent une flèche de 35 degrés qu'on leur attribue une vitesse voisine des 1.073 km.-h. du *Sabre.*

Un profil d'aile mince s'impose au moins autant que la forme en flèche, avec un bord d'attaque en lame de couteau qui applique à la voilure les formes d'ogive pointue du fuselage. Mais l'aile mince exige un revêtement épais, qui l'est presque deux fois plus sur le SO-M2 que sur l'*Ouragan,* et qui atteint son maximum, 12 m/m 7, sur l'avion-fusée expérimental Bell X-1, qui a dépassé les 1.600 km.-h.

L'aile mince ne laisse d'ailleurs guère de place pour rentrer les roues du train dans la voilure et conduit à des solutions constructives du genre de celle du SO-M2, où un train principal axial, escamotable en fuselage, est complété par deux petites roues en bout d'aile.

La voilure en flèche et le profil mince n'ont d'ailleurs pas que des avantages. La première se prête mal à l'hypersustentation et, pour la même charge au mètre carré, augmente la vitesse d'atterrissage et diminue la maniabilité dans les combats à grande altitude. Le profil mince alourdit l'appareil et contribue entre autres à réduire la vitesse ascensionnelle. C'est pourquoi l'*Ouragan,* étudié comme chasseur d'interception, dont la maniabilité et la vitesse ascensionnelle sont les performances essentielles, les atteint avec une voilure à très faible flèche, un profil relativement épais, une charpente légère et un moteur puissant.

Mais l'exemple des derniers chasseurs américains et soviétiques, et même celui des bombardiers hexaréacteurs Boeing *Stratojet,* à aile flexible extra-mince et train d'atterrissage de même principe que le SO-M2, montre que les deux formules méritent d'être étudiées concurremment.

72.000

RASSEMBLÉS AU

A L'OFFERTOIRE, LES JEUNES FILLES PORTENT A L'AUTEL UNE SYMBOLIQUE GERBE DE BLÉ.

IL a été impossible, même au Parisien le plus distrait, de ne pas remarquer la semaine dernière dans les rues de la capitale ces groupes de jeunes gens et de jeunes filles au teint hâlé, au foulard paysan de couleur noué autour du cou, qu'il était appelé à rencontrer à chaque coin de rue, voire dans toutes les rames de métro. C'est qu'une masse de 72.000 jacistes rassemblés à l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation de la Jeunesse agricole chrétienne ne saurait passer inaperçue, même dans une capitale comme Paris.

Quand on pense à tous les problèmes complexes que posent le ravitaillement et le logement d'une telle affluence, on comprend qu'il ait fallu transformer le camp d'aviation des Moulineaux en une immense ville de toile, pour n'y loger d'ailleurs qu'une partie des congressistes.

Quant aux manifestations, seul le Parc des Princes pouvait assurer un cadre suffisant pour une telle foule.

C'est là que, le 14 mai, fut célébrée la messe du congrès, la plus émouvante et la plus impressionnante de toutes les manifestations. A l'Evangile,

LE CONGRÈS S'EST ACHEVÉ PAR UNE GRANDE KERMESSE FOLKLORIQUE EN COSTUMES RÉGIONAUX. CI-DESSUS : UNE LANDAISE. CI-CONTRE : UN GROUPE DE JEUNES BRETONNES VENUES DU FINISTÈRE.

ACISTES

'ARC DES PRINCES

Exc. Mgr Feltin donna lecture d'un message
ressé par le Souverain Pontife à la J. A. C.,
ssage que toute l'assistance écouta debout.
C'est encore au Parc des Princes que la veille
l'avant-veille s'étaient réunis les congressistes
our assister aux spectacles et aux danses orga-
sés en leur honneur, en particulier à la grande
illée nocturne, dont le thème était : « le Jeune
ce au drame du monde ».
Une grande kermesse folklorique où se mêlèrent
r centaines les costumes régionaux de nos
eilles provinces termina ce brillant congrès.
Entre temps M. Vincent Auriol avait reçu
l'Elysée M. Remy Montagne, président de
J. C. J. F., qu'accompagnait M. Gabriel Valay,
inistre de l'Agriculture, venus lui présenter les
rigeants de la J. A. C. et de la J. A. C. F. :
M. A. Labardin, Léon Dubois, Gilbert Frau-
au, Mlles Caudrelier, Maurin et Verdon.
Une délégation de ces mouvements, conduite
r S. Exc. Mgr Courbe, avait été reçue à l'Hôtel
-Ville par MM. Massiani, président du Conseil
néral de la Seine, et Pierre de Gaulle, président
Conseil municipal de Paris.

Dans la tribune d'honneur : M. et Mme Georges Bidault, Mgr Roncalli, Mgr Feltin et Mgr Courbe.

Le congrès réunit toutes les provinces de France en un vaste bouquet folklorique.

Ci-contre : les Morbihannaises portent des robes sévères tandis que les Provençales (ci-dessus), au visage baigné de soleil, ont de riches costumes aux broderies somptueuses.

JEAN ÈVE

A LA GALERIE DE L'ÉLYSÉE

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

C'est sans doute par réaction contre l'intellectualisme souvent assez compliqué de la peinture moderne que les réalistes, les simples, les naïfs connaissent aujourd'hui cette faveur. Cependant, à propos des tableaux de Jean Eve, qui expose à la Galerie de l'Elysée, devons-nous parler de naïveté ? Dans la plaquette — publiée dans son aimable collection des « Gémeaux » — qu'il consacre à l'artiste, Maximilien Gauthier écrit à ce sujet : « Certains, avec un peu de condescendance dans la voix, l'ont dit naïf — comme si la pire naïveté ça ne consistait pas à peindre dans le genre de Matisse, de Picasso, de Derain, de Dufy ou d'André Lhote et à imaginer qu'on ne s'en apercevra pas ! » En fait, Jean Eve peint avec méthode et décrit avec une méticuleuse précision les paysages qu'il aime. Et il nous les fait aimer.

Passionné de peinture dès sa jeunesse, c'est un autodidacte. Il exerça successivement les métiers de cheminot, de métallurgiste, de contremaître dans une usine d'automobiles et, enfin, d'employé d'octroi, comme Henri Rousseau, jusqu'à la suppression des octrois, en 1943. Mais des contrats passés par quelques amateurs, des ventes à des particuliers ou à des musées lui ont permis de se livrer à son art et de travailler avec une honnêteté qui n'a jamais dévié. Il passa deux années à Mantes et aux environs, d'où il rapporta une soixantaine de tableaux.

Les principaux motifs de Jean Eve, ce sont les paysages de la grande banlieue parisienne, les églises, les cathédrales et ces petits villages nichés au milieu des verdures qui sont comme de délicieuses invites aux promenades dominicales.

En haut : la vallée de l'Epte (1946).

Ci-dessus : le village des Molières.

Ci-contre : printemps du jardin.

Ci-dessous : cathédrale de Chartres.

UNE SUITE DE QUATRE TAPISSERIES DE BRUXELLES DISPERSÉE AUX ENCHÈRES

A la Galerie Charpentier vient d'avoir lieu une des plus importantes ventes publiques de la saison. Me Maurice Rheims a dispersé la collection de tableaux anciens de feu M. Gaboriaud, où se rencontraient avec des œuvres de primitifs italiens, espagnols et flamands des toiles de Géricault, Hubert Robert, Giordano et Raeburn. Cette vente comprenait, en outre, un très bel ensemble de tableaux anciens et modernes, d'objets d'art et d'ameublement appartenant à divers amateurs. Dans le nombre figurait une suite de quatre importantes tapisseries de Bruxelles, du début du XVIe siècle, qui sont aussi remarquables par la composition que par le coloris. Nous reproduisons ci-dessus l'une d'elles : « une Femme agenouillée ».

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les mystères de Fès

Quand je suis allé à Fès, voilà déjà plusieurs années, quelqu'un qui connaît bien le Maroc me dit : « Vous allez faire une plongée dans le moyen âge. » C'était vrai. (Je ne sais pas si ce l'est encore.) Nulle part ailleurs je n'ai éprouvé pareille impression de dépaysement, non pas dans l'espace, mais dans le temps. Le pittoresque des souks, des ruelles animées, des boutiques et des échoppes indigènes est dépassé à Fès par le sentiment qu'on entre réellement dans un monde d'il y a plusieurs siècles, dont les mœurs, les relations sociales, les idées, la vie profonde même sont demeurées tout autres que ce que notre propre vie est devenue.

Cette évocation d'une ville remarquable entre toutes a tenté la plume de maint chroniqueur, et même de plus d'un romancier. Je ne crois pas qu'elle ait inspiré un livre plus riche et plus captivant que celui-ci : *Fès avant le protectorat* (Société Marocaine de Librairie et d'Editions à Casablanca). C'est une thèse de doctorat, dont la soutenance en Sorbonne a été saluée récemment comme particulièrement brillante. Mais ne croyez pas pour autant que cet ouvrage soit d'une lecture rébarbative et de nature à intéresser seulement les spécialistes. Cette thèse n'a pas été élaborée dans les bibliothèques — pas en majeure partie tout au moins. Elle est née de conversations et de promenades, et je dirais presque qu'elle s'est faite dans la rue.

Son auteur, M. Roger Le Tourneau, est un universitaire dont la carrière s'est déroulée en Afrique du Nord. Quand je l'ai connu, il était directeur de l'enseignement à Tunis. Il enseigne aujourd'hui à l'Université d'Alger. Auparavant, son premier poste fut à Fès, il y a vingt ans. C'est de là que son livre est sorti.

« J'ai eu la chance, écrit-il, d'arriver à Fès en 1930, à une époque où l'évolution consécutive à l'établissement du protectorat était encore peu marquée, de sorte que, dans bien des cas, il m'a suffi pour me documenter d'ouvrir les yeux... » Certaines choses, cependant, avaient-elles déjà disparu ? Il n'y avait pas si longtemps, et de nombreux témoins s'en souvenaient avec assez de précision pour en parler pertinemment. Une vaste documentation orale a complété l'information de M. Le Tourneau. Il a si bien pénétré la vie de Fès qu'il peut nous en donner le tableau le plus complet.

Ce livre d'érudit échappe au danger qui guette les ouvrages de sa nature : le vertige de l'analyse. Certes la documentation de l'auteur est minutieuse. Au chapitre de l'organisation économique nous trouvons, par exemple, un recensement des marchés à la criée, avec le relevé des quartiers où ils ont lieu, des jours où ils se tiennent, des mesures qui y sont employées. Ailleurs c'est une description, pièce par pièce, de tous les costumes masculins et féminins. Mais il n'y a pas une de ces enquêtes, poussées dans l'extrême détail, qui ne concoure finalement à la composition de l'ensemble. « Tous ceux, nous dit M. Le Tourneau, qui ont eu l'occasion de réfléchir sur Fès sont d'accord pour constater qu'elle forme un tout vraiment indissoluble. Comment étudier le commerçant et l'artisan de Fès sans connaître leur vie familiale, leurs obligations sociales, leurs origines, leurs croyances, qui pèsent d'un tel poids sur leur comportement général ? Comment isoler la vie intellectuelle de Fès, alors que les savants sont étroitement liés aux familles des négociants, jouent un rôle dans l'ensemble de la vie citadine, et que les commerçants ont tous été formés peu ou prou à l'université des Kairouanais ? » Oui, toutes ces choses s'entremêlent, et M. Le Tourneau a le talent d'en exprimer la réalité vivante et complexe.

Son livre tient à la fois de l'histoire et de la chose vue. Il saisit toute une civilisation au moment où celle-ci va s'enfoncer dans l'histoire, au lendemain d'un instant où certains de nos contemporains l'ont encore eue sous les yeux. Fès, telle qu'il la décrit, c'est la ville que Loti a connue il y a moins de cinquante ans, peut-être même celle où les Tharaud sont entrés. Que dis-je, nous en avons touché nous-même bien des aspects. Nous avons vu passer dans les rues de la Médina le cortège du sultan des Tolba, qui est une sorte de roi des étudiants, élevé pour une semaine à une souveraineté burlesque et solennelle à la fois. Cependant les coutumes évoluent, les rites s'effacent. De cette fête des étudiants de Fès, M. Le Tourneau nous dit : « J'y ai assisté moi-même plusieurs fois, mais à une époque où, au dire de ceux qui pouvaient faire des comparaisons, elle avait déjà perdu beaucoup de son éclat. » Et tel autre cérémonial, celui du mariage, par exemple, infiniment riche en complications rituelles, nous est décrit comme un ensemble de traditions qui sont bien près de tomber en désuétude.

Au total, voilà un livre qui va très au delà du pittoresque dont se contentent les écrivains voyageurs, aptes à broder deux ou trois cents pages sur une expérience de quelques jours. Fès la mystérieuse a été étudiée avec intelligence et amour par un homme qui lui a consacré dix ans de sa vie. Il y a là l'un des plus beaux fruits qu'ait donnés la collaboration de l'esprit français et de la civilisation islamique.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le Héros et le Soldat
Madame Quinze

On attend toujours un vif plaisir d'esprit d'une pièce de « G. B. S. », comme s'est diverti à s'appeler lui-même George Bernard Shaw. Ce diable d'homme, né en 1856 (c'est-à-dire qu'il vient d'entrer dans sa quatre-vingt-quinzième année), a fait tour à tour le scandale, l'ahurissement et, pour finir, l'admiration unanime de ses contemporains. Ibsénien, révolutionnaire, mais ennemi de l'anarchie, socialiste individualiste, il a eu l'ambition de réformer la société par le moyen du théâtre. La qualité de son humour à froid devait lui être d'un grand secours dans cette entreprise. Ainsi a-t-il pu flageller à son gré les vices, les travers, les préjugés de l'ère victorienne sans que sa longévité nuisît à son succès, sinon à son rayonnement en profondeur. Car les résultats de son incessante bataille n'ont peut-être pas été ceux qu'il espérait. On a beaucoup ri à ses pièces, mais d'un rire qui n'était pas toujours « méditatif ».

Le Héros et le Soldat, que vient de reprendre le Studio des Champs-Elysées, offre un bon témoignage de cet échec non pas dramatique — car la pièce n'a guère cessé d'être représentée depuis sa création, en 1894 — mais, si l'on peut dire, moral. Comme le titre l'indique, au moins implicitement, il s'agit d'une œuvre de tendance antimilitariste. G. B. S. y met en relief, avec toutes les ressources d'un esprit subtil en facéties et qui fait penser tour à tour à Voltaire, à Swift et au père Ubu, l'absurdité essentielle du métier des armes et l'imbécillité des guerres. Or cinq ans après la première représentation de sa pièce éclatait la guerre des Boers, et les conflits armés auxquels participa son pays n'ont guère cessé depuis. Vous ne manquerez pas de me dire que c'est bien plus beau lorsque c'est inutile, et que les moralistes ont toujours été impuissants contre la perversité des hommes. Il reste pourtant que G. B. S., qui le méritait plus qu'homme au monde, n'a jamais été pris au sérieux.

On ne peut dire que les personnages mis en scène dans *le Héros et le Soldat* soient ni les uns ni les autres d'une humanité profonde. Ils représentent plus des entités que des individus. Le capitaine Bluntschli, mercenaire suisse dans l'armée serbe, est un aventurier fantaisiste qui trouve dans la guerre un divertissement de son goût, à condition qu'il n'y coure pas le risque d'être tué, ce qui est assez curieux de la part d'un militaire professionnel. Le major Petkoff est un soldat courtelinesque, dans la tradition du capitaine Hurluret, voire du colonel Ronchonnot. L'officier bulgare Saranoff, lui, serait assez le brave à trois poils qui gagne les batailles contre les règles et n'a guère plus de tête qu'un macaque inférieur. Raina est une jeune fille romanesque d'une insignifiance absolue ; sa servante Louka, une servante ambitieuse, fine comme l'ambre, et à peu près invraisemblable. Sur tout cela triomphe l'amour, un amour fatal et inexplicable comme dans les pires romans des *Veillées des chaumières*. Enfin le cadre — une Bulgarie où l'on ne se lave, pour les femmes, qu'une fois la semaine, et, pour les hommes, qu'une fois l'an — est du conventionnel le plus outrageant.

D'où vient que, mêlant ainsi à plaisir tous les ingrédients susceptibles de faire une mauvaise pièce, G. B. S. non seulement parvienne à satisfaire le spectateur, mais encore lui procure une espèce de délicieux chatouillement intellectuel ? C'est d'abord qu'il n'a pas cherché à faire une pièce réaliste, mais une charge caricaturale qui a, sur les charges de cabarets montmartrois par exemple, l'avantage, la supériorité d'une intelligence qui vise au delà de l'effet immédiat. C'est ensuite que son dialogue, sobre, incisif, percutant, ne retient que l'essentiel et fuit toute espèce de couplet et d'effet littéraire. Ce farceur est un classique. « Si je suis quelque chose, a-t-il déclaré un jour, je suis un explicateur. » Et, de fait, il explique bien, et il explique par la force souveraine du rire.

La mise en scène de M. Pierre Franck suit avec beaucoup d'ingéniosité les détours de l'ironie shawienne. J'ai vivement goûté, dans le rôle de Louka, le jeu pointu et passionné, selon les scènes, de Mlle Renée Cosima ; M. Henry Charrett fait un très ubuesque major Petkoff. Marc Cassot, moins bon qu'à l'ordinaire m'a-t-il semblé, a cependant de l'aisance et de la bonne humeur.

Pourquoi la Comédie-Française a-t-elle remonté, à la Salle Luxembourg, cette *Madame Quinze* de Jean Sarment ? Peut-être parce que ces messieurs et dames du comité croient au goût du public pour les pièces historiques à grand spectacle. Plus sûrement peut-être encore parce que décors et costumes dormaient dans les réserves de notre grand théâtre national et qu'il n'y a pas aujourd'hui de petites économies. Cela dit, cette grande machine en trois parties et dix tableaux, malgré quelques scènes bien filées, m'a paru languissante et ennuyeuse au possible. Elle comprend quelques bonnes répliques, plus ou moins historiques, elle n'est pas plus mal faite que des centaines d'autres où, avec un bonheur inégal, des dramaturges à court d'imagination ont voulu découper en tranches des vies de personnages illustres. Il est question ici de Mme de Pompadour, et quand le rideau est tombé sur la mort de la grande favorite je me suis dit qu'une pièce tout aussi intéressante, sinon beaucoup plus, sur la même demoiselle Poisson, aurait pu comporter le même nombre de tableaux sans que fût rapporté aucun des épisodes choisis par Jean Sarment.

L'interprétation, elle aussi, m'a déçu. Mme Jeanne Boitel, si touchante qu'elle soit par moments, n'arrive pas à nous convaincre qu'elle représente Mme de Pompadour. Mettons hors de cause la délicieuse Gisèle Casadesus, toute pudeur et toute grâce, l'étonnant doyen Denis d'Inès dans un vrai morceau de concours, celui du « vieux bonhomme qui était à Fontenoy », l'élégant Maurice Escande et la sûre Henriette Barreau, et attendons des jours meilleurs.

PETITES CHRONIQUES

LE PRÉSIDENT AURIOL CHEZ LES ÉCRIVAINS COMBATTANTS

Dans les salons de la duchesse de Talleyrand, au palais Rose de l'avenue Malakoff, a eu lieu le vingtième « Après-midi du livre », organisé chaque année au bénéfice de l'Association des écrivains combattants. Suivant la tradition, M. Vincent Auriol l'a inauguré et les auteurs les plus célèbres, assistés de vedettes de la scène et de l'écran, ont vendu et dédicacé leurs ouvrages.

On voit ici le président de la République s'entretenant amicalement avec Mme Georges Courteline et Michel Simon.

LE 30e ANNIVERSAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

La Bibliothèque américaine de la rue de Téhéran célèbre en ce mois de mai le trentième anniversaire de sa fondation. Une cérémonie a eu lieu à la Bibliothèque nationale, où l'administrateur général, M. Julien Cain, a reçu les membres du conseil d'administration, le personnel et les amis de la Bibliothèque américaine. De brèves allocutions furent prononcées par M. Julien Cain, par le président du conseil d'administration de la Bibliothèque américaine, par M. Brady, attaché culturel des Etats-Unis en France, et par le directeur adjoint des relations culturelles, M. Baillou. Puis M. André Siegfried, dans une causerie étincelante, traita des échanges intellectuels franco-américains, montrant ce que les deux pays ont de commun et ce que chacun peut apprendre de l'autre.

NOCES DE DIAMANT

On a célébré récemment en l'église Saint-Antoine des Quinze-Vingts, au cours d'une cérémonie intime, les noces de diamant de Mme et de M. Edmond Henry, conservateur en retraite de la bibliothèque de l'école de Saint-Cyr, où il fonda le musée du Souvenir, détruit en 1944. Chargé de reconstituer l'importante bibliothèque de la ville d'Epernay, dispersée durant la Grande Guerre, on lui doit également la création du musée du Champagne.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA QUESTION PÉTROLIÈRE :

Georges Le Fèvre, *Sa Majesté le Pétrole* (Hachette, 254 pages). C'est le résultat d'un reportage documentaire qui lui a fait parcourir plus de 50.000 kilomètres à travers les régions pétrolifères du globe que nous livre l'auteur dans cette étude où l'austérité des statistiques est tempérée par des descriptions prises sur le vif et des anecdotes vécues. A Titusville il évoque les premiers âges du pétrole américain — un véritable roman de Fenimore Cooper. L'ascension de la production pétrolière entre pour une large part dans la foudroyante évolution économique des Etats-Unis. En 1859 cette production représente un débit de 280 tonnes pour quatre mois. En 1949 l'extraction est de 265 millions de tonnes brutes d'une valeur de 3.610 millions de dollars. La consommation est de 2.500 litres par an par tête d'habitant. Aux flots d'essence touriste s'ajoute un océan d'essence aviation consommé par la flotte d'aviation civile et militaire.

L'auteur nous fait visiter le Rockefeller Center, le « bassin permien » du Texas, les champs de Friendswood. Au Venezuela, depuis 1917, le pétrole a fait, en trente ans, du pays le gagnant de la loterie mondiale, métamorphosant l'économie nationale, créant un nouveau style de vie, engendrant de nouveaux besoins. Puis c'est un voyage aux pays des Mille et une Nuits, la découverte d'Abadan, une cité du XXe siècle s'érigeant en porte à faux sur une région désertique, l'Arabie motorisée, les îles Bahrein, le gisement de Kirkouk, les feux éternels de Baba Gurgur...

Après une intéressante digression sur les incidences diplomatiques de la course au pétrole, M. Le Fèvre envisage l'aspect français du problème pétrolier. La France est au premier rang de l'industrie chimique pétrolière en Europe. Il reste à trouver, dans l'hexagone métropolitain et les territoires de l'Union, les sources qui permettraient à cette industrie d'élever son plafond actuel. Le financement de cette entreprise exige le concours de nos alliés d'outre-Manche et d'outre-Atlantique si nous voulons moderniser les pays placés sous notre tutelle, qui seraient évidemment tentés de tourner les yeux vers des protecteurs mieux équipés si nous nous révélions incapables de leur procurer les avantages qu'ils attendent de nous.

L'ÉNERGIE ATOMIQUE :

A. Ducrocq, *l'Atome univers fantastique* (Hachette, 192 pages). Explication claire d'un problème fort actuel, mais dont les données techniques rebutent beaucoup de profanes. Notre siècle restera, dans la chronologie historique, l'ère de l'atome. « Si l'atome — nous dit l'auteur — est devenu le pivot de la physique, il sera aussi l'âme de la pensée de demain, transformant nos conceptions culturelles dans des proportions qu'un esprit classique n'aurait jamais osé envisager. » Celui qui connaîtra les secrets de l'atome ne sera pas loin de connaître les secrets de l'univers. Il sera maître de la matière, donc du monde.

Mais l'atome est si petit qu'il échappe complètement à nos sens et à nos plus puissants moyens d'observation. M. Ducrocq nous invite à explorer avec lui ce nouveau secteur de la connaissance après nous être métamorphosés en « esprits sans dimension ». Opération évidemment ardue, mais que nous facilite un exposé très méthodique, appuyé de nombreux graphiques et de photographies impressionnantes, comme celles qui nous montrent la cité atomique d'Oak Ridge ou l'horloge atomique, qui calcule le temps avec une précision de l'ordre d'un millième de seconde par siècle.

Le dernier chapitre nous achemine vers une théorie complète, déduite des approximations auxquelles la science a maintenant abouti. Il se referme sur cette pensée philosophique : « Devant le Créateur qui conçut l'espace, le temps, le monde et la vie, l'homme, après chaque étape, s'interroge, à la fois enthousiaste et étonné, tour à tour arrogant et timide. »

ALBERT MOUSSET.

LES PETITES INVENTIONS

Un nouveau signal au tableau de bord

Reliant la pompe à huile au tableau de bord, le dispositif ci-dessus avertit le conducteur des variations du niveau d'huile. Une lampe jaune s'allume lorsque le niveau tombe à un litre du niveau normal. Un litre de moins encore et une lampe rouge signale « Danger ».

Pour la protection des avions

Au cours de recherches destinées à trouver un moyen de protéger les avions de la foudre, des spécialistes américains ont pu faire circuler sans dommage une décharge électrique de 2 millions de volts sur l'aile d'un planeur, au moyen d'un trait de peinture conductrice, efficace quel que soit l'angle sous lequel frappe la foudre.

50 ANNEES DE DÉCOUVERTES

Bilan 1900-1950

Lettres et Arts
PAR C.-E. MAGNY, JEAN WAHL
FRANK ELGAR, C.-A. REICHEN

Sciences et Techniques
PAR FRANÇOIS LE LIONNAIS
ET JACQUES BERGIER

*Introduction d'*A. Béguin, *textes recueillis par* A. Lejard. *Un fort vol.* 570 fr.

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

LE PRÉSIDENT DU CHILI AUX U.S.A.

Notre photographie montre le président de la République du Chili, M. Gonzalez-Videla (à gauche), reçu à Washington par M. Truman. Le président du Chili vient d'effectuer aux Etats-Unis un voyage de trois semaines au cours duquel il a visité les villes principales, s'arrêtant notamment à New-York et à la Nouvelle-Orléans et prenant contact avec de nombreuses personnalités. La répercussion de ce voyage a été grande aux Etats-Unis et en Amérique latine.

L'U. N. E. S. C. O. ET LES LANDES INCENDIÉES

M. Jean Guichot a pris l'initiative de constituer une coopérative qui se propose de reconstruire des villages incendiés dans les Landes, Saugnac et Muret notamment, et aussi de reconstituer dans ces régions dévastées des zones de pâturages qui les aideraient à retrouver leur prospérité. M. Guichot a trouvé dans son entreprise des appuis locaux et le concours du ministère de l'Agriculture. Mais en outre l'U. N. E. S. C. O. lui témoigne un vif intérêt. Les volontaires des chantiers internationaux dont s'occupe le grand organisme vont, dès juillet, se mettre à l'ouvrage et plusieurs centaines d'étudiants de tous pays emploieront une partie de leurs vacances à défricher et à reboiser. C'est une œuvre à laquelle la sympathie ne doit pas être mesurée.

HOMMAGE A FLAUBERT

Les Amis de Flaubert ont célébré à l'Hôtel-Dieu de Rouen — demeure de la famille Flaubert — le soixante-dixième anniversaire de la mort de l'illustre écrivain, survenue à Croisset le 8 mai 1880. En l'absence de M. René Dumesnil, président-fondateur de l'association, M. Jacques Toutain-Revel présidait la réunion, au cours de laquelle M. René Martin, conservateur du musée de l'Hôtel-Dieu, fit une remarquable causerie sur l'enfance de Gustave Flaubert.

LE « HOGGAR » A ABIDJAN

Il y a quelques semaines le *Hoggar*, paquebot mixte de 10.000 tonnes, mesurant 123 mètres de longueur, courrier de l'A. O. F. des Compagnies Cyprien Fabre et Fraissinet, est entré dans le canal de Vridi et a accosté le quai de l'avant-port d'Abidjan, en Côte d'Ivoire, réservé jusqu'ici aux unités de faible tonnage. Pour la première fois, les passagers d'un paquebot desservant la Côte d'Ivoire étaient libérés de l'affreuse voltige dans le « panier », à laquelle les contraignaient les opérations sur une rade toujours houleuse.

L'EXPOSITION D'ART MODERNE ITALIEN

L'exposition dont S. Ex. M. Quaroni, ambassadeur d'Italie, et Mme Quaroni nous firent les honneurs nous a permis de voir de nombreux et très beaux Modigliani, des Chirico d'une valeur exceptionnelle. Nous admirâmes aussi l'œuvre de Bocconi, peintre futuriste, et de Morandi, dont les couleurs suaves sont une joie pour le regard.

M. et Mme Stamezzi, qui possèdent l'une des plus sensationnelles collections de Milan, en tableaux tant anciens que modernes, ont prêté de très belles toiles à cette exposition qu'honoraient de leur présence S. Ex. M. de Saint-Quentin, ambassadeur de France, la comtesse S. de La Rochefoucauld, Mme Tézénas, etc.

TOUCHAGUES. — *Portrait de jeune fille.*

A TRAVERS LES GALERIES

« Un dessin de Touchagues..., fleur de civilisation, dernier sourire peut-être d'un univers qui ne sourira plus », note Robert Rey. En effet, l'œuvre de Touchagues semble émaner de la féerie et du rêve. Grâce spirituelle et charme féminin de ses portraits, ou de ses silhouettes « parisiennes », coloris éclatants et harmonies raffinées de ses bouquets de fleurs, vision d'un poète, d'un artiste, d'un décorateur aussi... Car les quelques peintures, aquarelles et dessins de Touchagues exposés à la Galerie de Chaillot montrent l'originalité de son talent, et dans ce monde chaotique, où la plupart des artistes ont des visions d'Apocalypse, où d'autres se complaisent dans le morbide et le malsain, on est réconforté de l'allégresse que chante, dans un sourire, l'œuvre de Touchagues.

Georges A. de Pogédaïeff travaille solitaire sur la terre provençale, où le portent ses aspirations. Il prépare une exposition et vient de terminer l'illustration du troisième volume de l'Apocalypse, traduite par Alain Guillermon.

Les « visions » de Pogédaïeff sont celles-là mêmes que lui suscita l'admirable texte qu'il illustre. Son style est éloquent, dramatique, passionné. Et M. Loys Masson, qui préface l'ouvrage, termine ainsi : « A travers les versets de l'Apocalypse, où l'amour est à chaque ligne l'époux de la colère, à travers ces formes mystérieuses que met en marche Pogédaïeff, ces anges si déliés, ces pures trompettes, ces juges qui sont amour autant qu'ils sont colère — qui sont amour encore plus peut-être qu'ils ne sont colère, parce que l'art de Pogédaïeff est amour — n'allons-nous pas faire enfin le saut qui délivre ? Cette magnifique imagerie est support de la grâce. »

MAURICE SÉRULLAZ.

AU CHATEAU DE LA BASTIE D'URFÉ

On connaît la place qu'occupe dans l'histoire littéraire française l'*Astrée*. Sans doute ne lit-on plus guère les cinq gros volumes d'Honoré d'Urfé. Mais son livre demeure célèbre.

Peut-être sait-on moins qu'une histoire vraie est à l'origine du roman. Le frère d'Honoré d'Urfé, Anne d'Urfé, qui avait épousé Diane de Chateaumorand, divorça après vingt ans de mariage, et Honoré put épouser sa belle-sœur, qu'il aimait depuis longtemps. Or le château de La Bastie, sur les bords du Lignon, où Honoré d'Urfé écrivit l'*Astrée*, le « berceau du roman d'amour », comme l'appelait M. Edouard Herriot, était fort délabré. Grâce à de multiples démarches et à de généreux concours suscités par l'initiative d'une femme de goût, Mme Dietlin, un groupe d'étudiants français, espagnols et hollandais est venu passer à La Bastie les vacances de Pâques et a entrepris les plus urgentes restaurations. Il n'est pas téméraire désormais d'espérer que la vieille et charmante demeure deviendra, aux vacances, un séjour agréable et vivant.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Roland-Manuel a le don de distiller le « Plaisir de la musique » dans sa rubrique du dimanche matin. Ses causeries, exprimées sur le ton du badinage, renferment toujours un noyau solide qui enchante les professionnels, tandis que sa verve et sa gaîté, associées à l'esprit de repartie particulier à Nadia Tagrine, distraient agréablement les amateurs. Ils eurent l'excellente idée de faire entendre des mélodies trop peu connues de Reynaldo Hahn, très évocatrices lorsqu'elles décrivent « les marronniers de Paris qu'un bec de gaz éclaire ». Temps révolus, peu éloignés encore ; le regretté compositeur chanterait maintenant sans doute les beautés trompeuses du « néon », qui a l'orgueil d'imiter la lumière du jour. Au cours de son petit voyage artistique au pays du passé, l'éminent conférencier a souligné que l'année 1911, « moment de la conscience musicale », est importante. N'a-t-elle pas vu naître, entre autres, *le Martyre de saint Sébastien* de Claude Debussy et les *Valses nobles et sentimentales* de Maurice Ravel ? Les artistes de ce temps ont ensuite choisi pour « décongestionner la musique », encore sous l'influence de Wagner, deux voies différentes : l'écriture de pages rustiques ou grotesques, et de celles destinées aux enfants. Nadia Tagrine et Jacqueline Bonneau jouèrent délicieusement au piano à quatre mains les pièces faciles d'Igor Stravinsky ; elles constituent une suite charmante, de saveur piquante, et peuvent apporter aux jeunes quelques notions de géographie pour peu qu'ils s'informent avec curiosité du sens d'España, de balalaïka, de Napolitana.

La Jeunesse agricole catholique vient de célébrer le vingtième anniversaire de sa création, et une grand'messe a été célébrée au Parc des Princes à cette occasion. Mgr Feltin a lu un encourageant message du pape, transmis avec clarté par le micro ; les commentaires furent exprimés par le R. P. Avril. Un speaker bucolique a décrit l'élan de toute cette jeunesse travailleuse, assemblée là par enthousiasme. Des gerbes de blé furent déposées en offrande devant l'autel, puis les nécessités de l'horaire radiophonique détachèrent subitement les travailleurs de la terre du reste de l'univers.

Le mari de l'exquise Lily Pons est un chef qui conduit son orchestre avec beaucoup de douceur et de sensibilité : qualités qui se reflètent dans ses disques très purs véhiculés par les ondes. On chercherait en vain le moindre grincement, la plus petite faille dans *Valse de rêve*, d'Oscar Strauss, ou *Vienne, cité de mes rêves*, de Sieczynski. La différence de niveau artistique entre les concerts de musique enregistrée s'accuse de jour en jour. Une sérieuse revision s'impose pour séparer le bon grain de l'ivraie.

W.-L. LANDOWSKI.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Jules Formigé : *le Théâtre romain de Vienne.*

On sait combien de richesses archéologiques contient l'aimable ville de Vienne. Beaucoup ont été déjà remises au jour. Un travail persévérant et difficile a permis d'y ajouter un grand théâtre dont la nature, effaçant les constructions humaines, avait fait disparaître la forme et le souvenir. Vignes et vergers avaient recouvert l'édifice, qu'il a fallu vingt-cinq années de fouilles pour dégager.

Ce travail a été exécuté sous la direction de M. Formigé, l'éminent architecte à qui les monuments de France doivent tant. Dans une plaquette en vente uniquement au Syndicat d'initiative de Vienne, illustrée de nombreuses photographies, il décrit le théâtre retrouvé et fait l'historique des fouilles, rendant hommage à l'appui qu'il a trouvé près de M. Hussel, député-maire de Vienne.

Grâce aux efforts de M. Formigé et de ses collaborateurs, on peut espérer voir se réaliser dans un assez proche avenir le vœu de son préfacier, M. Ch. Picard, et « découvrir toute l'ordonnance instructive d'une ville d'art déjà si riche en évocations ».

Pierre Borel : *La Riviera française* (Edit. B. Arthaud, Paris-Grenoble).

Ce livre, qui est le quatre-vingt-seizième volume de la collection réputée *les Beaux Pays*, est en tous points digne de l'admirable région qu'il décrit et célèbre. L'auteur, Pierre Borel, est, il est vrai, né devant Saint-Paul et il a retrouvé l'âme de son pays. Il le connaît à fond, ayant parcouru villes et villages, fouillé les archives et les bibliothèques. Il a su enfermer ses recherches dans le récit familier et brillant d'une promenade en ces lieux baignés de lumière.

LE PRIX ALBERT LONDRES

Fondé en souvenir du grand reporter Albert Londres, qui trouva la mort dans l'incendie du paquebot *Georges-Philippar*, le prix qui porte son nom est attribué chaque année à un journaliste. Il a été décerné, cette année, à Mlle Alix d'Unienville, connue dans la Résistance, où elle eut une conduite héroïque sous le nom de Marie-France. Après la guerre elle fut pendant deux ans hôtesse de l'air et a publié sous le titre *En vol* le journal de voyage qui lui a valu le prix qu'une femme reçoit pour la première fois depuis dix-sept ans. Ajoutons que le jury a signalé l'intérêt qu'il a pris aux reportages de M. Robert Guillain, du *Monde*.

LÉGION D'HONNEUR

Nous avons relevé avec plaisir dans une récente promotion la nomination comme chevalier de notre excellent confrère M. Raymond Brajou, directeur adjoint du *New York Times Photo*.

UN VÉHICULE AMPHIBIE

Cette étrange automobile, conçue par un ingénieur de Seattle, est en route pour le lac Washington, où elle va effectuer une croisière. C'est en effet un véhicule amphibie. Propulsé dans l'eau par deux hélices d'avion situées à la poupe, il peut atteindre sur terre une vitesse de 100 milles à l'heure. Les roues d'avion sur lesquelles il est monté s'escamotent à son entrée dans l'eau.

« AU ROYAL PÉPIN » UNE PIÈCE DE CAMI

Notre collaborateur et ami Cami a confié à la jeune compagnie Max-Mégy une comédie qu'elle joue au théâtre Charles-de-Rochefort. *Au royal pépin* est le titre de cette fantaisie en vers qui se passe en 1830 dans la boutique de Médard, fournisseur de parapluies d'un monarque débonnaire et qu'on représente plus volontiers avec un « pépin » qu'avec un sceptre. Cette pièce, qui n'a d'autre ambition que de divertir les spectateurs, y parvient aisément grâce à la verve bonne enfant et à l'adresse de l'auteur, fort bien secondé. Elle est jouée, en effet, dans un charmant décor de Jacques Solness par Gaston Mauger, comédien éprouvé qu'entourent avec esprit Jacques Fonson, Gisèle Martin, Bozans et le metteur en scène Max-Mégy. Tous s'amusent et amusent.

DES BATIMENTS DU ROI AUX BATIMENTS DE FRANCE

M. René Perchet, directeur de l'architecture, a exposé récemment dans une fort intéressante conférence les activités des services des bâtiments civils et des monuments historiques au cours de ces dernières années. Depuis le XVIe siècle des transformations successives ont abouti à la création de la direction de l'architecture, qui réunit au ministère de l'Education nationale la direction des bâtiments civils et le service des monuments historiques. Cette direction remplit ainsi une mission considérable de gestion, de contrôle et de protection du domaine immobilier de l'Etat. M. René Perchet a analysé les travaux qui sollicitent principalement la direction de l'architecture : établissements scolaires à installer autant que possible dans des espaces verts ; centres administratifs groupant les services publics et dont vont être dotés de nombreuses villes, etc.

LES SPECTACLES

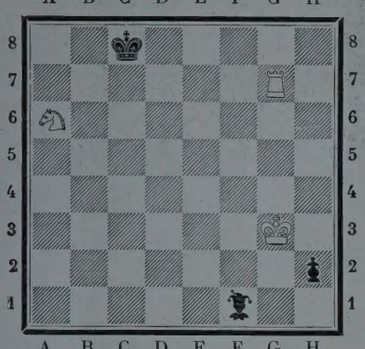
ATELIER
LE BAL DES VOLEURS
JEAN ANOUILH
Dernière le 4 juin, à 21 h. 15

ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET
LA PRISONNIÈRE
d'Édouard ROURDET
LAURENCE AUBRAY PIERRE BLANCHAR LISETTE LANVIN

LES VENTES
HOTEL DROUOT
LIVRES RARES ET PRÉCIEUX
XVIIIe et XIXe siècles - Vente à Paris, Hôtel Drouot, salle no 10, le mardi 6 juin à 14 h. Me BOISGIRARD, commissaire-priseur, 26, rue Grange-Batelière. Exposition avant la vente chez M. CHRETIEN, expert-libraire, 178, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

LES ÉCHECS (N° 71)

Solution de l'étude n° 72, par Rossolimo (Isvestia, 1928).



Les blancs jouent et gagnent.

Les blancs doivent arriver à prendre le pion sans rien donner, et tour et cavalier gagneront facilement contre le fou. Sur 1. R×P ? suivrait F×C, partie nulle.

1. Tg7-g8+, Rç8-b7 (1. ..., Rç8-d7. — 2. Ca6-b8+ et 3. R×P gagne). — 2. Ca6-ç5+, Rb7-b6 ! (2. ..., Rb7-ç6. — 3. Tg8-ç8+ et 4. R×P gagne). — 3. Cç5-a4+, Rb6-b5 (le roi noir doit continuer d'attaquer le cavalier pour ne pas laisser le temps au roi blanc de prendre le pion. Et le roi noir doit attaquer le cavalier diagonalement car si 3. ..., Rb6-a5. — 4. Tg8-a8+ et 5. R×P gagne). — 4. Ca4-ç3+, Rb5-b4. — 5. Cç3-a2+, Rb4-b3. — 6. Ca2-ç1+, Rb3-b2. — 7. Rg3×h2, Rb2×ç1. — 8. Tg8-g1 et ×f1 gagne.

Rossolimo est un joueur très doué. Récemment encore il faisait match nul à Paris contre le maître international renommé Tartakower (une partie gagnée par chacun, et huit parties nulles). Il arriva second *ex-æquo* avec l'ex-champion du monde Euwe (6 points chacun) au récent tournoi de Hoogoven (Hollande), derrière Donner (7 points), joueur hollandais hier inconnu mais qui promet.

Voici une partie gagnée par Rossolimo au récent tournoi de Hastings.

Blancs : Rossolimo. Noirs : Evans.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-ç4, Ff8-ç5. — 4. ç2-ç3, Dd8-é7 (plus exact est 4. ..., Fç5-b6 ! et si 5. d2-d4 alors Dd8-é7 ! maintenant le centre, et évitant de prendre sur d4 pour ne pas rendre au cavalier b1 sa meilleure case ç3. Sur 4. ..., Dd8-é7 les blancs ne sont pas forcés de répondre par 5. d2-d4). — 5. d2-d4, é5×d4 ? (contraire au plan de défense inauguré par 4. ..., Dd8-é7. Il fallait jouer 5. ..., Fç5-b6). — 6. 00,d4-d3. — 7. é4-é5, h7-h6. — 8. b2-b4, Fç5-b6. — 9. a2-a4, a7-a5. — 10. Fç1-a3, a5×b4. — 11. ç3×b4, Cç6×b4. — 12. Cb1-ç3, Fb6-ç5. — 13. Dd1-b3 (menace 14. Fa3×b4, Fç5×b4. — 15. Cç3-d5) 13. ..., Ta8-a5. — 14. Fa3×b4, Fç5×b4. — 15. Cç3-d5, Ta5×d5. — 16. Fç4×d5, ç7-ç6. — 17. a4-a5 (17. Fd5×f7+ eût gagné aussi) 17. ..., h6-h5 (si 17. ..., ç6×d5. — 18. Tf1-ç1, Ré8-d8. — 19. Ta1-a4, Fb4-ç5. — 20. Db3×d5). — 18. Fd5×f7+, Dé7×f7. — 19. Db3×b4, Cg8-é7. — 20. Cf3-g5, Df7-g6. — 21. Cg5-é4 (menace 22. Cé4-d6+, Ré8-f8. — 23. Cd6×ç8 ; ou 22. ..., Ré8-d8. — 23. Db4-b6 mat) 21. ..., Cé7-f5. — 22. Tf1-él, Th8-f8. — 23. Cé4-d6+, Cf5×d6. — 24. é5×d6+, Ré8-f7. — 25. Db4-ç4+, Rf7-f6. — 26. Té1-é3, Tf8-h8. — 27. Té3-f3+, Rf6-é5. — 28. Dç4-ç5+, Ré5-é6. — 29. Ta1-é1+. Les noirs abandonnent.

Etude n° 73, par Vancura.
« 28 Rijen » 1924.

Les blancs jouent et gagnent.

Le gain tient du miracle dans cette splendide étude, car comment les blancs arriveront-ils à empêcher l'échange de la tour contre le pion, qui ferait évidemment nulle ?

Vancura est né à Prague en 1898 et est mort en novembre 1921.

La mort l'a surpris avant qu'il ait eu le temps de donner sa mesure. Il n'a laissé que quelques fins de partie de sa composition, presque toutes publiées après sa mort et qui furent retrouvées dans un petit cahier, sans diagramme ni commentaires, avec seulement quelques brèves indications sur la solution.

Comme il était à craindre, étant donné la profondeur de ses études, leur publication sans explications les fit passer inaperçues, et Vancura est aujourd'hui oublié, même dans sa patrie, m'écrit le maître Dedrle.

Destin émouvant de cet André Chénier des échecs ! Dedrle voit en lui le véritable fondateur et le représentant le plus doué de l'école bohémienne de la fin de partie artistique, école caractérisée par la sobriété des moyens (le petit nombre de pièces), l'intérêt et l'originalité du contenu.

Le lecteur en jugera, car je donnerai quelques chefs-d'œuvre de ce grand compositeur à la courte mais fulgurante carrière.

André Chéron.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente au Palais, 10 juin 1950, à 14 heures,
Immeuble au Kremlin-Bicêtre
25, avenue Eugène-Thomas, et 3 *ter*, rue Anatole-France, à usage d' **Usine**, atel. habit. *Construct.* et **grand terrain** *libre de locat.* **M. à pr. 5.000.000 de frs.** S'adresser : Robert *Bethout*, av., 48, rue de Clichy, Paris ; Guinot, synd., Paris.

VENTE au PALAIS de JUSTICE à PARIS, le 3 JUIN 1950, à 14 heures :
12 APPARTEMENTS
et **REMISES en 18 LOTS,** avec pour chaque les **TANTIÈMES** des **parties communes** y afférant; composant **l'IMMEUBLE** sis à
PARIS, 6, Rue de La TREMOILLE (8e arr.)

1er LOT	APPARTEMENT	5e	étage	droite	Mise à prix :	1.900.000 frs
2e LOT	APPARTEMENT	5e	étage	gauche	Mise à prix :	1.900.000 frs
3e LOT	APPARTEMENT	4e	étage	droite	Mise à prix :	2.000.000 frs
4e LOT	APPARTEMENT	4e	étage	gauche	Mise à prix :	2.050.000 frs
5e LOT	APPARTEMENT	3e	étage	droite	Mise à prix :	2.050.000 frs
6e LOT	APPARTEMENT	3e	étage	gauche	Mise à prix :	2.050.000 frs
7e LOT	APPARTEMENT	2e	étage	droite	Mise à prix :	2.050.000 frs
8e LOT	APPARTEMENT	2e	étage	gauche	Mise à prix :	2.050.000 frs
9e LOT	APPARTEMENT	1er	étage	droite	Mise à prix :	1.800.000 frs
10e LOT	APPARTEMENT	1er	étage	gauche	Mise à prix :	1.900.000 frs
11e LOT	Un GRAND REZ-DE-CHAUSSÉE,				Mise à prix :	1.300.000 frs
12e LOT	Un PETIT REZ-DE-CHAUSSÉE,				Mise à prix :	350.000 frs

13e LOT, REMISE N° 1, M. à p. **100.000 frs - 14e LOT, REMISE N° 2,** M. à p. **150.000 frs**
15e LOT, REMISE N° 4, M. à p. **100.000 frs - 16e LOT, REMISE N° 5,** M. à p. **100.000 frs**
17e LOT, REMISE N° 7, M. à p. **150.000 frs - 18e LOT, REMISE N° 8,** M. à p. **100.000 frs**
S'adresser pour renseignements à **Me GIRY,** avoué à Paris, 78 boulevard Malesherbes, et **ADMINISTRATION DES DOMAINES,** 9, rue de la Banque, à Paris.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÉVENNES

VALS
(Ardèche)
Saison 1er juin au 1er octobre
La station la moins chère
FOIE, ESTOMAC, DIABÈTE, PALUDISME
Buvette, établis. thermal, casino, piscine. Bois et rivières, pêche et sport. HOTELS TOUTES CATÉGORIES.
Renseignements :
COMITÉ PROPAGANDE, Bureau V
Trains directs PARIS-VALS

SUISSE

GRAND HOTEL DU PARC, Villars-sur-Ollon, 1.300m
Hôtel moderne de tout premier ordre.
Prix de pension à partir de fr. français 2.800, taxes et service compris.

En Suisse française, votre séjour à
CHATEAU-D'OEX
Hôtels de Fr. : 12 à 22 tout compris.
Piscine - Tennis - Excursions.
Renseignements aux Offices du tourisme.

CRANS sur Sierre, Suisse
Toujours en vogue. Golf 18 trous.
Nouveau téléférique. Deux routes pour autos.

Suisse **VITZNAU** Suisse
D'avril à octobre
La station idéale pour vos vacances au bord du lac de LUCERNE
Un centre merveilleux d'excursions
Nombreux hôtels et pensions
Tous les sports d'été
Superbe plage - plusieurs tennis
Orchestre - Dancings - Bars - Garages
La liste des hôtels vous sera adressée par le Bureau de renseignements de VITZNAU.

ZERMATT SUISSE 1.620 m.
" à une nuit de Paris "
LES HOTELS SEILER à Zermatt, symbole de qualité : **Mont Cervin, Victoria, Mont-Rose, Riffelalp, Lac Noir.** Echange de repas. Renseignements par la Direction générale des Hôtels Seiler à Zermatt. Tél. 77 104.

Les Hôtels ZERMATTERHOF, GORNERGRAT KULM et RIFFELBERG : Echange de repas et de chambres. Prospectus.

SCHWEIZERHOF - NATIONAL - BELLEVUE
Maisons de vieille réputation. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 jours tout compris, dès Fr. s. 137. Dir. Dr. W. Zimmermann.

HOTEL PERREN. Face au Cervin. Moderne, ensoleillé. Cuisine excellente. Forfait à partir de Fr. s. 115 par semaine. Prospectus par A. Schmutz, propr.

HOTEL MATTERHORNBLICK. Hôtel-chalet confortable. Situation ensoleillée. Jardin. Cuisine réputée, bonne cave. Forfait dès Fr. s. 105 par semaine.

HOTELS BREITHORN et du GORNERGRAT, Zermatt. Arrangements forfaitaires pour 7 jours : fr. 100 et 105. Près des chemins de fer de Viège et du Gornergrat. Hôtels recommandés.

HOTEL ALPINA ZERMATT. Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de francs suisses: 105 par jour.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

Occasion **unique,** DONJON **HISTORIQUE XIIIe, 40 min. Paris** Sud-Ouest, 11 pièces confort, meublées style ou non. Vue vaste et imprenable. Petit parc vieux arbres. Dépendances, garage. **Libre,** cause départ. Bas prix. Propr. : **Blanc,** 33, r. de la Bienfaisance, **Paris**-8e. Lab. 87-24.

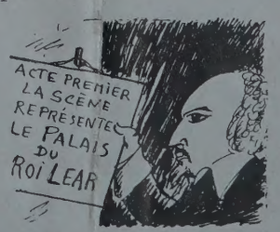
L'ŒUVRE ET LES HORS-D'ŒUVRE OU « MISE EN SCÈNE » D'ABORD !..., par CAMI.

« Merveilleux !... Beauté suprême !
« C'est inouï !... Colossal !
« Sans pareil !... J'ajoute même :
« Unique et pyramidal ! »
A ces mots qu'on vous assène,
On pense : « Un chef-d'œuvre est né ! »
Non, c'est de la « mise-en-scène »
Dont se pâme un « snobinet » !

Examinez une affiche
Ou le « placard » d'un journal.
D'abord, en gros, l'on affiche
Les vedettes, c'est normal.
En aussi gros que la troupe,
On lit le nom du « metteur
En scène ». Et prenez la loupe
Pour voir celui de l'auteur !

Aujourd'hui tout est prétexte
A « mise-en-scène », en atours,
Jadis on goûtait le texte
Sans tous ces « chichis » autour !
Le « metteur-en-scène » encadre
Les pièces de vains attraits,
Et de nos jours c'est le cadre
Qui passe avant le portrait.

Puisque le « metteur-en-scène »
Veut épater le gogo,
Qu'il fasse entrer Célimène,
En short et sur un vélo !
Molière étant « vieux théâtre »,
Argan pourrait, l'air bougon,
Consulter un psychiatre,
Au lieu de Monsieur Purgon !



Décors vrais ou synthétiques,
Ameublements merveilleux,
On rajeunit les « classiques »,
On nous en met plein les yeux !
Le « metteur-en-scène » aspire
A nous offrir mieux encor...
Quel progrès depuis Shakespeare,
Qui jouait tout sans décor !

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Pavois du Tourisme, du Climatisme et du Thermalisme

HOTELS	Pension depuis	Chambres depuis
Classe de Luxe	3.000 frs	1.300 frs
Première classe	1.300 frs	800 frs
Deuxième classe.	1.100 frs	500 frs
Troisième classe.	775 frs	300 frs

Toutes taxes comprises

Restaurants : Repas à prix fixe de 250 à 800 francs

Prix spéciaux en Mai, Juin, Septembre et Octobre

Renseignements : ***Comité Régional de Tourisme " Pyrénées-Atlantique " - Chambre de Commerce, Bayonne - Tél. 500.08 et 519.08***